

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

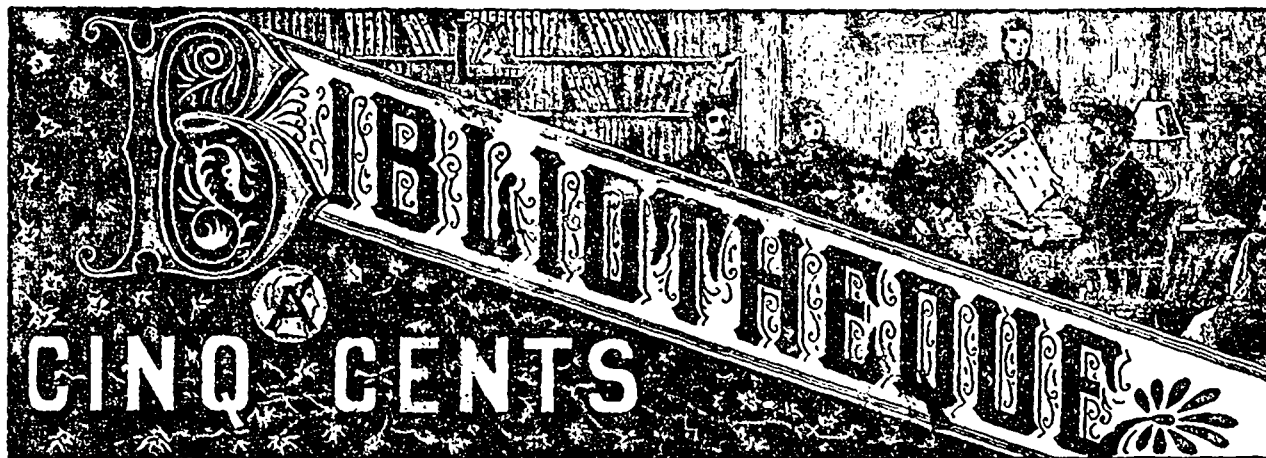
Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>



Publié par Poirier, Bossetto & Cie., 63 Rue St-Jacques.

Vol. IX

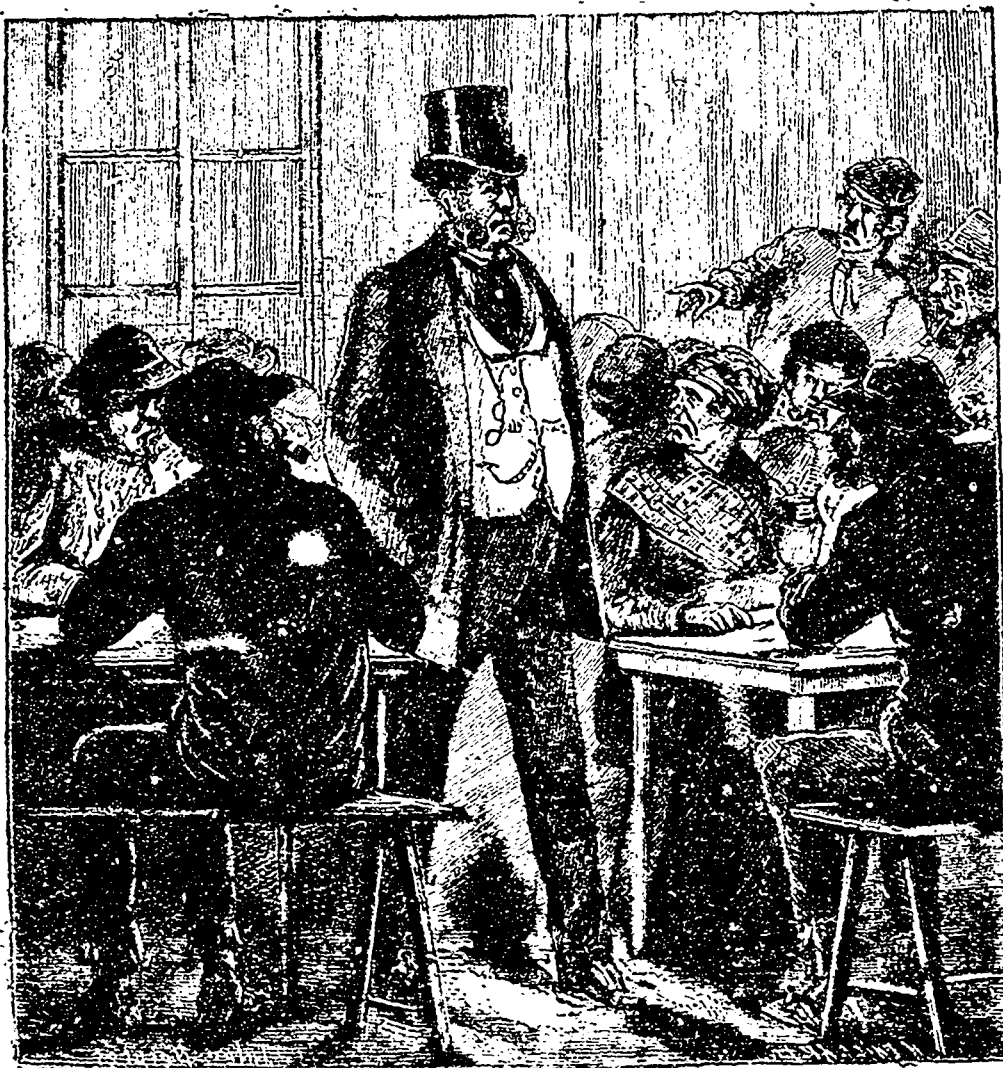
{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 22 MAI 1890

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 7

LES CHEVALIERS DU COUTEAU



Il traversa lentement cette masse d'hommes noirs et sordides.

La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations,

DONNE \$600 DE PRIMES PAR ANNEE A SES LECTEURS

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les Primes sont de \$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50, et cent de \$1.00

LE CINQUIEME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

MONTREAL, 22 MAI 1890.

LES CHEVALIERS DU COUTEAU

I

LE TEMPLE

C'était vers la fin du mois de mai de l'année 1838. A cette époque, ce vaste pandémonium, cet étrange et gigantesque égout collecteur où, de tous les points de Paris à la fois viennent aboutir et s'entasser chaque jour tous les débris du luxe et tous les oripeaux de la misère, le Temple offrait un amas bizarre et sombre de petites boutiques divisées par quartiers et coupées par des espères de ruelles encombrées de chalands.

Ce jour-là, il y avait foule autour de la boutique du sieur Renault, marchand d'objets de literie.

Pierre Renault, âgé alors de cinquante à cinquante-cinq ans, était né et avait grandi dans le Temple, où on l'avait vu d'abord garçon de boutique chez le marchand de matelas et de couvertures auquel il devait succéder plus tard en épousant sa fille. Il avait élevé laborieusement, lentement, et pour ainsi dire pierre à pierre, l'édifice de sa modeste fortune, et tous les marchands, ses confrères, professaient pour son caractère une telle estime, que lorsqu'il s'élevait entre eux quelque dissentiment, si grave qu'il fût, ils ne voulaient d'autre tribunal que l'arbitrage de Pierre Renault, dont le jugement était presque toujours accepté sans appel.

Cette sympathie s'était étendue ensuite à sa femme, belle et solide matrone à l'œil intelligent, à la mine franche et ouverte, et plus tard à sa fille, que nous trouvons aujourd'hui installée à la boutique, où sa physionomie épanouie et naïve attire autant de clients et décide autant d'affaires que l'expérience du père Renault. Aussi s'était-il présenté bien des partis, par lesquels la jeune fille avait fait enfin un choix, et M. et Mme Renault étaient à la veille de se retirer à la campagne avec leur quatre mille livres de rente, une fortune en ce temps-là.

Parmi les chalands qui se pressaient devant l'étalage de la boutique se trouvait une femme de trente-cinq ans environ, mais qui, grâce à sa mise et à sa tournure, paraissait bien dix ans de plus. Elle était courte, épaisse de taille, vêtue d'une robe d'indienne, déteinte par places, et coiffée d'un mouchoir à carreaux bruns et rouges qui cachait tous ses cheveux. Son regard morne et éteint, ses traits communs et mal dégrossis exprimaient une brutalité farouche et une espèce d'insouciance bestiale de l'effet le plus répulsif.

—Et vous, ma petite mère, lui dit Pierre Renault en l'abordant à son tour, qu'est-ce que je vais vous vendre? Un bon matelas, une couverture bien chaude, un traversin, une paire de draps? Allons, la vue n'en coûte rien; entrez, et vous trouverez votre affaire; on finit toujours par s'arranger avec le père Renault.

La cliente avait écouté ce petit boniment avec une impassibilité à la fois narquoise et stupide.

—C'est pas la peine de vous démancher tant que ça, répondit-elle enfin; je ne viens pas pour acheter.

—Pourquoi donc? demanda le marchand.

—Pour vendre.

—Je n'achète pas, dit Pierre Renault, dont le sourire s'était subitement épanoui.

—Connue, la frime! riposta la grosse femme: histoire d'avoir les choses pour rien; qu'est-ce que vous vendez donc, si vous n'achetez pas?

—Enfin, voyons ce que vous avez.

—Voilà.

Et montrant au marchand une belle couverture de laine qu'elle avait tenue jusque-là cachée sous son tablier:

—Voyons, qu'est-ce que vous me donnerez de ça?

—Pas grand'chose, dit le marchand avec une moue dédaigneuse.

—Enfin?

—Dix francs.

—Vingt francs ou rien de fait.

—J'en donne quinze, c'est pour vous rendre service.

—Va pour quinze, mais pas d'argent; je préfère un échange.

—Je ne demande pas mieux; voyons, faites votre choix.

—Oh! depuis une demi-heure que je suis là j'ai fait l'inventaire de toute votre friperie et je ne vois rien qui me convienne.

—Comment faire, alors? dit le marchand.

Il reprit:

—J'ai bien un autre magasin.

—Eh bien, montrez-le-moi, dit vivement la cliente.

—Il n'est pas ici, c'est rue du Temple, 94, en face, à mon domicile.

—Allons-y.

—Je ne quitte jamais ma boutique dans le jour.

—Jamais? insista la cliente dont la physionomie s'était animée depuis quelques instants.

—Jamais.

—Mais votre fille?

—Pas davantage.

—Alors il y a quelqu'un à votre domicile?

—Il y a ma femme, mais elle n'y est pas en ce moment, par extraordinaire, car jamais elle ne s'absente dans la journée.

—Il y a bien une bonne, quelqu'un pour recevoir l'acheteur quand elle n'est pas là? insinua la cliente.

—Personne, ma femme est seule.

—Ah!

Elle reprit après une pause:

—Je ne peux pas attendre, d'ailleurs le temps menace, l'orage va éclater tout à l'heure, je passerai demain à votre domicile.

—C'est ça, revenez demain, ma femme est très arrangeante, vous vous entendrez avec elle, dit le père Renault en jetant un regard de convoitise sur la magnifique couverture de laine.

Sa cliente s'éloigna en s'enveloppant dans son tartan, car ce jour-là il faisait une température tout à fait exceptionnelle; l'air était glacial, quoiqu'on fût à la fin de mai.

PER
3 34
fs

En moins de dix minutes, le ciel était devenu noir ; il faisait presque nuit, quoiqu'il fût six heures à peine, et de larges gouttes de pluie commençaient à tigrer le pavé.

La cliente avait pris une petite rue qui faisait face à la boutique du père Renault et aboutissait à la rue Vendôme. Une fois là, elle tourna brusquement à gauche, gagna la rue du Temple, la redescendit et s'arrêta au numéro 91.

Elle jeta à droite et à gauche un rapide regard, pour s'assurer qu'elle n'était pas observée.

La rue était entièrement déserte.

—Fifi ! cria-t-elle alors ?

Aussitôt un petit bonhomme, âgé de quinze ans à peine, le teint plombé, le nez tordu, la lèvre mince, vialacé, hideusement cynique, les cheveux courts et hérissés, vêtu d'une blouse de toile bleuâtre sous laquelle se dessinait une charpente de squelette, bondit à ses côtés comme s'il fût sorti de dessous terre.

—Mme Renault ? lui demanda la femme.

—Sortie, m'man.

—C'est bien, qu'as-tu appris ?

—Bien des petites choses.

—Tu me conteras ça en route, filons.

—Filons, filons ! murmura le gamin en toussant, ce temps-là n'invite pas à la promenade.

—Poule mouillée ! dit la grosse femme en haussant les épaules avec une insensibilité farouche.

—Pour mouillé, oh oui ! tout ce qu'il y a de plus mouillé ; aussi vrai que tu t'appelles Jeanne Volland et que je suis ton fruit, j'ai connu des soupes qui n'étaient pas si trempées que toi.

—Alors tu n'as plus rien à craindre ; de quoi te plains-tu ? Marchons donc et dis-moi ce que tu as appris ?

—D'abord Mme Renault est seule chez elle toute la journée.

—Je sais ça ; après ?

—C'est une femme très bien montée en argenterie, bagues, montres, chaînes d'or, plus un magot panaché.

—Panaché ?

—C'est à dire moitié argent, moitié billets de banque.

—La somme ?

—Cinq à six mille !

—Qui t'a dit tout cela ?

—La portière, dont j'ai gagné la confiance en lui disant que j'étais orphelin et qu'elle me rappelait ma mère ; ça lui a arraché un pleur.

—Y a-t-il quelque moyen d'attirer Mme Renault dehors dans la journée, pendant qu'elle est seule ?

—Aucun. Un tremblement de terre ne la ferait pas sortir.

—Alors..., murmura la femme d'un ton sinistre.

—Alors, acheva le gamin, tant pis pour la marchande si elle s'obstine à rester chez elle, il retournera du rouge dans son jeu.

—Ça, c'est pas toi que ça regarde, ni moi non plus ; il n'y a que mon frère et Micaud qui puissent faire le coup ; c'est à eux de voir s'ils veulent ou non saigner la marchande, et c'est ce qu'ils vont décider tout à l'heure.

—Moi, je suis pour qu'on saigne, et ce sera ma manière de voir irrévocable... jusqu'à seize ans.

—Jusqu'à seize ans ?

—Pardi ! tant que j'ai pas seize ans, je suis censé agir sans discernement, mon cou est garanti.

II

LES RESSOURCES DE FIFI

Le gamin reprit au bout d'un instant :

—M'man, sans te commander, je me mettrais bien quelque chose sous la dent.

—Tu ne penses qu'à manger.

—Ça tient peut-être à ce que je n'ai rien béquillé d'aujourd'hui.

—Je ne dis pas non, mais impossible.

—Pas de braise ?

—Pas un radis.

La mère et le fils marchèrent quelques instants sans échanger une parole, courbant la tête sous la pluie et clapotant dans la boue liquide.

—Où allons-nous ? demanda bientôt Fifi.

—Au Gros-Caillou.

—Plus que ça de ruban de queue ! merci ! je sens mes jambes qui flageolent : pourvu qu'elles ne me refusent pas le service ! Dam ! vingt-quatre heures sans manger, c'est raide, surtout pour un homme qui ne ressemble ni à Arpin, ni à Pile-de-Pont ; et les médecins qui, chaque fois que je sors de l'hôpital, me recommandent une nourriture substantielle, des vins de Bordeaux et de l'huile de foie de morue ; pourquoi pas l'air de Nice tout de suite !

—Mon frère a dû faire une affaire cette nuit avec Micaud ; si le coup a réussi, nous aurons notre part et tu pourras satisfaire ta voracité.

—Oui ! mais si le coup a manqué ! rien que d'y penser, les cheveux m'en tombent.

Tout à coup il dit en baissant la voix :

—Minute ! n'aie pas l'air, fais pas semblant.

—Qu'est-ce qui te prend donc ?

—J'ai trouvé vingt francs.

—Où diable sont-ils, tes vingt francs ?

—Ils te crèvent les yeux !

Et comme la Volland cherchait de tous côtés :

—Tiens ! dit le gamin, qu'est-ce que tu vois là ? devant nous, sur le trottoir ?

—Une vieille dame !

—Et derrière la vieille ?

—Un petit chien.

—Mes vingt francs.

Il tira de sa poche une paire de ciseaux.

—Qu'est-ce que c'est que ça ? lui demanda sa mère.

—Mon gagne-pain, ça ne me quitte jamais.

Il marcha en avant et se trouva bientôt sur les talons de la vieille dame.

Le chien frôlait ses jupes, de sorte que la corde à laquelle il était attaché traînait à terre, circonstance qui n'avait pas échappé à la perspicacité de Fifi.

Après avoir examiné un instant le chien et sa maîtresse et s'être assuré d'un coup d'œil qu'il n'y avait personne dans la rue par cette pluie torrentielle, il se baissa brusquement, saisit d'une main l'animal par la gueule pour l'empêcher de crier, coupa de l'autre main le cordon attaché à son collier, puis laissa la vieille dame continuer son chemin avec ce cordon qu'elle traînait consciencieusement dans la boue.

—Les voilà mes vingt francs, dit-il en montrant le chien à sa mère, qui l'avait rejoint.

—Je comprends : le nom et l'adresse du chien sont sur son collier, tu iras le reporter demain à sa maîtresse, qui te récompensera...

—En me faisant arrêter, merci ! il n'y a pas de presse ; je le vendrai demain sur le boulevard des Italiens. Un griffon pur sang, ça fera l'affaire d'une petite dame ; lavé, parfumé et une faveur rose au cou, rien de plus chouette pour engager la conversation avec les dandys et les gentilshommes ridés.

Au bout d'une heure, pendant laquelle la pluie n'avait cessé de tomber, ils traversaient l'esplanade des Invalides. Le vent soufflait avec violence, secouant la cime des arbres, qui faisaient entendre un bruissement sinistre, ridant comme autant de petits lacs les flaques d'eau qui couvraient le pavé, faisant vaciller la flamme des réverbères, sur lesquels la pluie s'abattait en grésillant avec rage.

—Pristi ! m'man, balbutia le gamin dont le corps frissonnait et dont les dents claquaient, il me semble que la pluie passe à travers ma peau, tant j'ai le corps glacé.

Il fut interrompu par un violent accès de toux.

—Bah ! tu geins toujours !

—Diro qu'il y a des gens qui mangent régulièrement deux fois par jour, qui se chauffent tant qu'ils veulent et qui couchent dans un lit ?

—Ceux-là travaillent.

—Avec ça que je mène une vie de polichinello et de Sardapapale ! Oh ! là, là !

—Qu'est-ce que tu as rapporté cette semaine ? Un pantalon de toile, un bonnet d'enfant et une paire de rasoirs : voilà une belle poussée !

—Que veux-tu ? Il n'y a plus de confiance dans le commerce ; dès que vous frôlez seulement une boutique, le marchand vous relaque comme si vous alliez avaler son étalage. Je ne saurais dire combien je suis choqué de ces façons.

Il reprit au bout d'un instant :

—Nom d'un bonhomme ! que je me mettrais bien quelque chose sous la dent ! mon estomac gronde comme une cage de lions. Quant à mes jambes, elles se dérobent, positivement elles se dérobent. Nous n'arriverons donc jamais, m'man !

—Nous y voilà.

Ils débouchaient au milieu d'une rue longue, boueuse, sans trottoirs, si mal pavée qu'on y enfonçait à chaque pas jusqu'à mi-jambe, bordée d'un côté de maisons noires et lézardées, et l'autre par un mur à moitié écroulé.

A chaque extrémité de cette rue le vent balançait un reverbère, dont la lumière rougeâtre se reflétait sinistrement sur l'eau fangeuse du pavé.

Tout cela était morne, désolé, glacial, à faire passer des frissons dans l'âme.

Jeanne Volland tira un sifflet de sa poche le porta à ses lèvres et fit entendre deux sons aigus.

Bientôt après une lumière brilla au deuxième et dernier étage de la maison la plus hideuse de la rue, une façade sordide, jaspée de tons verdâtres boursoufflée et tuméfiée par place comme la face d'un lépreux.

—Pas de danger, entrons ! dit la grosse femme en traversant la chaussée et plongeant résolument dans la boue noire et fétide.

—C'est la maison de plaisance à mon oncle, ça ? demanda Fifi.

—Non, c'est le logement de Micaud.

—Et de son épouse ? Fichu nid pour un oiseau comme la belle Alliette.

La femme Volland fit jouer un ressort caché dans la porte, qui céda aussitôt, et au bout de quelques pas, ils rencontrèrent les marches d'un escalier, qu'ils se mirent à gravir dans l'obscurité.

Ils arrivaient au deuxième étage, quand une explosion de blasphèmes, de hurlements, de cris de colère et de terreur, se firent entendre derrière la porte à laquelle ils allaient frapper. Presque aussitôt cette porte s'ouvrit ; une femme blanche, d'épouvante, rayonnante de beauté, les cheveux épars, les vêtements déchirés, s'élança dans l'escalier, poursuivi par un homme qu'on eut pris pour un gorille en fureur, tant était féroce et sauvage la rage qui faisait claquer ses dents et contractait ses traits hideux.

Il tenait à la main un couteau, dont la lame aigüe et brillante jetait des éclairs dans l'ombre.

La femme ne criait plus, muette et affolée, comprenant qu'elle ne pouvait éviter le fatal couteau et qu'elle était perdue sans ressource.

—Minute ! murmura Fifi.

Et au moment où l'homme franchissait la porte et allait bondir à son tour dans l'escalier, il s'étala brusquement tout de son long sur une marche.

Le forcé ne l'avait pas vu, ses pieds heurtèrent cet obstacle, et, lancé dans l'espace avec une force d'impulsion effrayante, on l'entendit tomber lourdement, puis rouler avec fracas en jetant un cri de rage et de douleur.

—Et voilà ? dit Fifi en se relevant tranquillement.

III

PROFILS DE BANDITS

Au bruit de cette chute un homme et une femme étaient sortis tout à coup de la chambre.

—Bonjour, dit l'homme à la Volland et à son fils.

Puis élevant au-dessus de la cage de l'escalier la chandelle qu'il tenait à la main.

—Qu'est-ce qu'il lui arrive donc, à cet animal-là ?

—Je ne sais pas au juste, mon oncle, répondit Fifi les mains dans ses poches jusqu'au coude, mais pour sûr, il doit être cassé, allons voir les morceaux.

Ils descendirent tous les quatre et découvrirent l'homme étendu tout de son long sur le carré du premier étage, la face meurtrie et ensanglantée.

—Es-tu mort, Micaud ? lui demanda Lesago en le poussant du pied.

—Je n'en vaud guère mieux, répondit le blessé en se soulevant péniblement sur les coudes.

—Aide-le à se relever et à monter, Fifi. Maintenant voyons où est l'autre.

—V'la ce que c'est que de lâcher la rampe, dit Fifi en aidant le blessé.

La femme fut trouvée au rez-de-chaussée, blottie dans un coin, la tête dans ses deux mains et la face collée contre le mur.

—N'aie pas peur, Alliette, le danger est passé, dit la Volland en lui relevant la tête.

Cette tête, splendidement belle, à laquelle une extrême pâleur effarément de l'épouvante donnaient un caractère étrange et surnaturel, s'encadrait avec éclat dans les flots d'or d'une épaisse chevelure blonde, qui se déroulait en désordre sur ses épaules, d'où elle retombait jusqu'aux reins.

—Où est-il ? demanda Alliette d'une voix altérée,

—Il est remonté avec l'aide de Fifi, et pas fier, car il vient de raboter l'escalier avec son nez.

La belle Alliette se leva subitement rassurée, et un instant après tout le monde était réuni dans la chambre de Micaud, une pièce noire et lugubre d'aspect, meublée d'un grabat, de deux escabeaux et d'une table, avec des lambeaux de papier huileux pendant le long des murs, et des desseins grossiers tracés au plafond par la flamme fumeuse d'une chandelle.

Sur la table étaient posés plusieurs litres de vin et des verres.

Les quatre individus qui se trouvaient réunis, dans cette chambre, avec la Volland et son fils, étaient Lesago, frère de Jeanne Volland, Micaud, la femme Hardel, et Eugénie Alliette, tous les quatre repris de justice.

Hors la belle Alliette, dont les traits étaient restés gracieux et sympathiques, tous ces personnages, portaient sur leur visage le stigmate hideux de leur odieux passé.

Les instincts de violence et de révolte qui les avaient jetés en dehors de la société, l'habitude d'une lutte désespérée incessante et sans autre issue possible que le baigno ou l'échafaud, les sentiments de haine aveugle et de rancune féroce qu'entretenaient en eux le souvenir dévorant des tortures subies et la perpétuelle appréhension des mêmes châtements, tout cela se lisait sur leurs traits mobiles et contractés, dans leurs yeux brûlants et inquiets.

Et il y avait alors cinq mille individus pareils à ceux-ci, cinq mille forçats libérés dont la loi tolérait la présence dans Paris moyennant un léger impôt perçu sur eux par la police, c'est-à-dire cinq mille tigres imprudemment lâchés sur la société, leur ennemie et leur proie, cinq mille sauvages affamés qui sortaient chaque matin de leur sombres garnis sans un sou, sans autre ressource que le vol, décidés à tout, même à l'assassinat, pour se procurer de quoi manger et surtout pour satisfaire les rêves de vie monstrueuse incessamment caressés pendant les longues années de baigno ou de prison.

Mais avant de poursuivre ce récit, quelques lignes sont nécessaires pour faire connaître, dans leur réalité scrupuleuse et terrible, les sanglants acteurs du drame que j'ai entrepris de raconter.

La femme Volland, dont la profession ostensible était d'être porteuze de pain, avait pour emploi, dans la bande dont elle faisait partie, de *nourrir des poulards*, c'est-à-dire de découvrir et d'indiquer des affaires, et le lecteur vient de voir comment elle s'acquittait de son rôle avec l'aide de Fifi, dont la chétive apparence et l'extrême jeunesse éloignaient toute défiance.

Quant à Eugénie Alliette dite la Biche, malgré sa profonde dépravation et son active complicité dans les crimes par la bande, il était impossible de n'être pas émue de pitié en voyant cette belle et séduisante créature tombée là, avec sa grâce et sa distinction natives, comme une perle dans la fange. Née d'une famille d'honnêtes bourgeois, sous-maîtresse dans un pensionnat avant de se jeter dans cette vie d'aventure, elle avait roulé de chute en chute jusqu'à ce monde de voleurs et d'assassins, dont elle avait adopté le langage, la vie, les habitudes, et parmi lesquels elle prenait ses adorateurs.

Sa beauté était un appât que ses complices savaient exploiter, et plus d'un imprudent, entraîné par elle dans la demeure de Micaud, n'avait plus reparu.

Lesage et Micaud étaient deux célébrités du bague de Toulon, où, avec le fameux Soufflard, dont nous parlerons bientôt, ils régnaient par la terreur qu'inspirait leur férocité, non seulement aux gardes-chiourmes, mais aussi à leurs compagnons de chaîne.

Le plus redouté de tous était Lesage. Or, un jour qu'il avait maltraité plusieurs de ses camarades, on eut l'idée de l'accoupler à un forçat aussi renommé que lui pour sa force et sa méchanceté. C'était un Bédouin doué d'une musculature si exubérante qu'on eût dit l'Hercule Farnèse coulé en bronze.

Quelques jours après, Lesage ayant cherché querelle à son nouveau compagnon, dans le seul but de le *tater*, celui-ci, qui parlait peu, ne lui répondit pas, mais il l'étreignit avec rage, lui arracha une oreille d'un seul coup de dent et la mangea.

A partir de ce jour, Lesage fut dompté et le Bédouin devint le tyran du bague.

A quelque temps de là, Soufflard ayant menacé un de ses gardes, ce fut lui à son tour qu'on accoupla avec l'hercule arabe. Une heure après, on était sur le chantier ; alors Soufflard, se tournant vers son terrible compagnon, lui dit en le regardant entre les yeux :

—Écoute-moi bien, moricaud, partout où je passe, ici comme ailleurs, j'ai la prétention d'être le maître à tous, et quiconque me résiste, je le casse ou il me casse, il n'y a pas de milieu, il faut que l'un de nous deux reste mort sur la place. Depuis que tu t'es regalé de l'oreille de Lesage, tu as fait le méchant avec les camarades, il s'agit de changer de rôle.

Puis lui montrant du doigt un lingot de fer qu'ils devaient transporter ensemble à bord d'un bâtiment.

—Tu vas porter ça tout seul, lui dit-il, c'est mon idée.

Plus de cent forçats assistaient à cette scène ; tous tremblèrent pour Soufflard en voyant briller l'œil de l'Arabe et les muscles de son cou se tendre comme des câbles.

Soufflard seul était calme ; plus petit et beaucoup plus mince que l'Arabe, il dardait sur lui un regard à la fois intrépide et circonspect, épiait non seulement ses moindres mouvements, mais jusqu'aux impressions qui passaient dans son regard et sur ses traits enflammés.

Tout à coup l'Arabe fit entendre un cri rauque et s'élança sur son ennemi, les bras ouverts, pour l'étouffer sur sa poitrine. Mais au même instant, il était enlevé de terre et serré aux reins avec une telle puissance, qu'il sentit la respiration manquer tout à coup. Il voulut frapper son adversaire, mais il étouffait, le sang lui montait à la tête et l'aveuglait ; ses bras retombèrent sans force, sa tête s'affaissa sur sa poitrine, il perdit connaissance.

Il fut tiré de son évanouissement par une violente secousse :

c'était Soufflard qui venait de le lancer à terre comme il eût fait d'un enfant.

—Voulez-vous recommencer jusqu'à la mort de l'un de nous deux ? lui demanda Soufflard.

L'Arabe était fataliste, il se soumit à ce qui était écrit et prit le lingot, qu'il porta seul.

Soufflard dès lors dorint le héros des bagnes et quelques enthousiastes osèrent même le comparer à Lacenaire, ce qui à cette époque était le plus grand honneur qu'on put faire à un forçat.

Voilà quels étaient les individus qui allaient avoir à décider du sort de Mme Renault.

IV

ENTRE ASSASSINS

La merveilleuse beauté d'Alliette avait inspiré à Micaud une passion furieuse, et voulait l'épouser, mais la conscience de sa propre laideur avaient allumé en lui une jalousie qui avait mis en danger la vie de sa fiancée.

C'est dans un de ces accès, dont la violence aveugle le rendait plus terrible qu'un tigre en furie, que nous l'avons vu s'élançer un couteau à la main sur la jeune fille, dont la mort était inévitable sans le sang-froid et l'adresse de Fifi Volland.

Revenu à lui après ces fureurs sanguinaires, Micaud, tremblant à son tour devant Alliette, lui demandait pardon en pleurant, et c'est ce qu'il fit cette fois, comme de coutume, déclarant qu'il était heureux de cet accident par suite duquel il avait failli se tuer, mais qui avait eu pour résultat de la soustraire elle-même à une mort dont il ne se serait jamais consolé.

—Au fait, comment diable es-tu tombé ? lui demanda Lesage pour mettre fin à cette scène.

—Je n'en sais rien, répondit Micaud.

—Est-ce qu'on sait jamais comment on tombe ? dit Fifi en levant candidement les yeux au plafond.

—Eh bien, la Biche, reprit Micaud en s'adressant de nouveau à Alliette, c'est fini, n'est-ce pas ? Tu ne m'en veux plus !

Un éclat de rire plein de haine et de rancune fut la réponse de la belle Alliette.

—Écoute, dit-elle ensuite, voilà la troisième fois que ça t'arrive. C'est assez comme ça. Les femmes comme moi, ça doit mourir dans le sang ou dans la misère, par la faim ou par le couteau, c'est convenu, on me l'a prêté et j'en ai pris mon parti ; mais mourir de ta main, à toi ! Oh ! non, tu es trop laid. Quelle opinion aurait-on de moi quand tu paraîtrais en cour d'assises ? Non, non, ce serait une honte pour ma mémoire. Aussi, bonsoir, tout est fini entre nous à partir de ce moment.

Micaud pâlit.

—Alliette, murmura-t-il avec un mélange de supplication et de colère, tu ne sortiras pas d'ici.

—C'est ce que nous verrons, répliqua Alliette avec un calme qui annonçait une résolution inébranlable.

—Tout ça, c'est des querelles de ménage ; ça ne fait pas les affaires, dit brusquement Lesage. Et se tournant vers sa sœur :

—As-tu trouvé quelque chose ?

—Oui, répondit la Volland.

—Quelle est l'affaire ?

—Cinq à six mille francs, des bijoux, de l'argenterie, du linge.

—Les gens ?

—Des marchands du Temple.

—Combien sont-ils ?

—Trois, le mari et la femme avec leur fille.

—Y a-t-il un chien ?

—Non.

—A quelle heure la maison est-elle seule ?

—Jamais.

—Comment ! ne dis-tu pas qu'ils vendent au Temple ?
 —Le père et la fille, oui ; mais la femme est toujours là, au domicile.
 —Quelle espèce de femme ?
 —Oh ! une luronne qui ne se laissera pas punir sans crier.
 —Lesage garda le silence, il était devenu pensif.
 —Eh bien ? lui demanda la Volland.
 —Eh bien, voilà mon opinion ; la nuit, ils sont trois, inutile d'y songer, il faut donc travailler le jour ; mais le jour, la femme est là, impossible de faire le coup sans jouer du couteau, et... ça ne me va pas.
 —Compris, murmura Fifi en se passant la main sur le cou avec un geste significatif, des superstitions !
 —Possible, répliqua Lesage, faucher le pré, ça se risque, on en revient ; mais l'observatoire de Charlot, merci ! ça me laisse froid.
 —Et ça se dit un homme. ça ! s'écria la Volland avec indignation.
 —Ma tête ! voilà le grand mot, dit à son tour Fifi en haussant dédaigneusement les épaules ; eh ! mon Dieu ! la tête, on ne la perd qu'une fois, voilà mon opinion, à moi... jusqu'à seize ans.
 La Volland, la femme Hardel et la belle Alliette semblaient désolées de la résolution de Lesage...
 —Une si belle affaire ! s'écria la femme Hardel, et qui arrive si à propos, quand nous n'avons pas le sou ! Ah ! si j'étais un homme !
 —Et toi, Micaud, demanda la Volland à celui-ci, est-ce que tu renâcles ?
 —Oh ! répondit Micaud, Lesage à la sorbonne plus solide que moi, je m'en rapporte à lui et je ne marche qu'avec lui.
 —Alors, l'affaire est manquée, s'écria la Volland en frappant la table du poing. Oh ! ces hommes, ça n'a pas de cœur au vendre pour deux sous.
 Tout à coup elle se tut et prêta l'oreille d'un air inquiet.
 —Un sacre, murmura-t-elle.
 Tous avaient reconnu le bruit des roues sur le pavé et tous écoutaient avec la même anxiété que la Volland.
 Une voiture dans ce quartier perdu, dans cette rue presque déserte, si peu et si mal habitée, c'était un événement, et tout événement devenait pour ces misérables un sujet de crainte.
 La voiture cessa de rouler.
 —Mais, s'écria Lesage en se levant brusquement c'est ici, c'est à notre porte qu'elle s'arrête !
 —La rousse ! murmura la Volland.
 A ce mot, qui traduisait le sentiment général, un frisson parcourut l'assemblée, qui, immobile et atterrée, écoutait attentivement les bruits du dehors.
 Mais on n'entendait autre chose que la pluie mitraillant les vitres et le souffle furieux de la rafale ébranlant les murs décrépits de la maison.
 —Êtes-vous bêtes ! dit tout à coup Fifi, tout en déchirant un reste de cervelas à l'ail qu'il venait de trouver dans un morceau de papier.
 —Hein ! fit Lesage en se retournant vivement vers lui.
 —Je dis : Êtes-vous bêtes ! répéta tranquillement Fifi sans perdre un coup de dent. Si c'était la rousse, est-ce qu'elle s'arrêterait naïvement à votre porte pour vous donner l'éveil et vous engager à déguerpier ?
 —Il a raison, dit Alliette, ce sacre ne peut être pour nous.
 Elle achevait à peine de parler, quand on frappa rudement à la porte.
 Lesage et Micaud se levèrent d'un bond, saisirent chacun un couteau et attendirent, les traits empreints d'une détermination farouche.
 Les femmes s'étaient groupées derrière eux, pâles, haletantes, le regard avidement fixé sur la porte, dans l'attente d'une irruption subite et d'une sanglante mêlée.
 Fifi haussait les épaules et épluchait minutieusement sa peau de cervelas.
 —Ah ! là, là ! dit-il d'un ton de profond dédain ; avec ça

que ces messieurs se privent de l'effraction, quand ils ont affaire à du gibier comme nous ! Ils n'ont pas enfoncé la porte, donc...

Mais avant qu'il eût achevé sa phrase, une violente secousse avait jeté la porte en dedans, et un homme entra en disant :

—Pardon, excuse, mais j'aime pas à attendre.

—Soufflard ! s'écrièrent en même temps Lesage et Micaud.

—Soi-même et en personne.

Puis, se tournant vers les femmes et touchant du doigt le bord de sa casquette, qui lui tombait sur les yeux :

—Honneur aux dames ! dit-il avec un tortillement d'épaules considéré comme le suprême bon ton et le dernier mot des belles manières au bal du Sauvage.

—Soufflard ! murmura la Volland, fameux ! c'est un homme celui-là, et tout n'est pas encore dit sur l'affaire Renault.

—C'est là Soufflard ! disait de son côté la belle Alliette, en dardant, sur le célèbre bandit, un regard plein d'admiration.

Car, de même que parmi les mendiants l'excès des infirmités constitue un avantage, l'audace et la grandeur des crimes sont aux yeux des forçats et des bandits de toute sorte une marque de supériorité et un titre à la considération. Aussi, pour Eugénie Alliette, entièrement pénétrée de ces principes, l'illustre Soufflard, dont elle connaissait tous les hauts faits, était-il un homme supérieur, un héros, dans la plus éclatante acception du mot.

Le célèbre forçat fut accueilli avec transport par Lesage, qui reconnaissait en lui un maître, mais avec une joie beaucoup plus réservée par Micaud, auquel les regards admiratifs d'Alliette n'avaient pas échappé et qui ressentait déjà toutes les tortures et toutes les anxiétés de la jalousie.

Soufflard n'était pas beau cependant ; mais la pâleur mate de son teint, l'expression d'audace imperturbable qui formait le trait saillant de sa physionomie, le calme dédaigneux de son regard, où se lisaient à la fois l'assurance du succès et le mépris du danger, lui composaient un type remarquable et de nature, sa réputation aidant, à plaire à certaines femmes tombées, comme la belle Alliette, dans les derniers bas-fonds du crime.

—Ah ça ! t'es donc bien riche pour te rouler en carrosse ? dit Lesage en versant du vin à son ancien camarade de Toulon.

—Soufflard n'a jamais manqué de braise et il n'en manquera jamais, dit le bandit en ingurgitant le verre de vin d'un seul coup.

—Ça c'est vrai, s'écria Lesage, même au bain, il était coussu de roues de derrière (pièces de cinq francs).

—Un homme qui se respecte doit toujours avoir un louis qui pousse l'autre, répliqua Soufflard en lançant du côté d'Alliette une œillade qui fit tressaillir Micaud.

Puis il reprit :

—Mais pour avoir toujours des picajons en poche, il ne faut pas être feignant, et je viens savoir si tu as besoin de moi pour une affaire.

—Justement, s'écria la Volland, vous arrivez comme mars on carême.

V

AMOURS ÉTRANGES

Alors la Volland exposa à Soufflard l'affaire Renault, en le mettant au courant de tous les détails connus du lecteur.

—Parfait ! s'écria Soufflard, dans l'œil duquel étincelait déjà une résolution terrible, et quand se met-on à l'ouvrage ? car je suis des vôtres, c'est entendu, n'est-ce pas ?

—Ils ne veulent pas ! dit la Volland en désignant Lesage et Micaud d'un geste méprisant,

—Ils ne veulent pas ! répéta Soufflard stupéfait.

—Ils ont peur !

—Peur de quoi ?

—Ils tiennent à leur tête, dit Fifi ; mon oncle, passe encore,

mais Micaud, comment peut-il laisser échapper les occasions de se débarrasser de la sienne ? ça passe l'imagination.

—C'est pas ça, dit Lesage, honteux d'avouer cette faiblesse devant un homme comme Soufflard ; mais je n'ai jamais joué du surin, et alors... enfin, que veux-tu ? je ne peux pas.

Soufflard eut un éclat de rire effrayant.

—Ah ! t'as des scrupules avec ces gens-là, s'écria-t-il enfin avec un accent dans lequel éclataient la haine la plus amère et la soif de vengeance la plus féroce ; ah ! tu t'attendris sur le bourgeois et tu crains de le saigner, comme si c'était le même sang que le nôtre, comme si nous appartenions à la même race ! mais tu ne te souviens donc de rien ! Tu as été trois fois au baignoir, rappelle-toi le départ de la chaîne, rappelle-toi l'opération du ferrement, où tu pouvais avoir la jambe broyée d'un coup de marteau ! Il y en avait là des milliers de bourgeois accourus de tous les coins de Paris pour jouir du spectacle de ta honte et de tes terreurs ; spectacle longtemps sollicité, considéré comme une précieuse faveur par ces hommes qui venaient assister à ton supplice comme à une fête, avec l'insensibilité haineuse de Peaux-Rouges, se repaissant des tortures d'un blanc. Et partout sur ton passage, même empressement barbare, partout le citadin et le paysan, quittant leurs travaux pour voir passer la chaîne, mais tout prêts à laisser là la chaîne, il faut leur rendre cette justice, pour courir à l'exécution du fameux Lesage, si on leur eût donné ce divertissement suprême ! Et tu as pitié de ces gens-là ! Allons, tu n'as pas de sang dans les veines. Ce sont nos ennemis implacables, traitons-les comme tels jusqu'au jour où ils prendront leur revanche.

—Soufflard a raison, s'écria la belle Alliette entraînée par l'ardeur sauvage avec laquelle celui-ci avait prononcé ces paroles. Pourquoi épargner ceux qui sont impitoyables pour nous ? C'est la plus naïve des duperies.

—Je l'avais bien dit, moi, que Soufflard était un homme, ajouta la Volland, non moins enthousiasmée qu'Alliette.

Lesage et Micaud seuls ne paraissaient pas convaincus.

—Tiens, veux-tu que je te dise ce qui t'arrête ? reprit brusquement Soufflard, en regardant Lesage en face ; ce n'est ni la pitié, ni la peur de la mort, car tu n'es ni un imbécile, ni un lâche ; eh bien, ce qui t'arrête, c'est la pensée de la guillotine.

Lesage et Micaud tressaillirent ; Soufflard avait touché juste.

—La guillotine est faite pour les imbéciles, ajouta ce dernier ; quant à moi, retiens bien ce que je te dis, on pourra me condamner à mort, mais jamais Charlot ne touchera à cette tête-là, jamais je ne servirai de divertissement à la foule féroce et lâche, qui veut voir la figure que fait un homme dont la tête va rouler dans le panier ! Jamais ! non, jamais ! je le jure !

—Cependant, dit Micaud, une fois condamné...

—Allons donc ! est-ce qu'il n'y a pas mille moyens de sortir de la vie ? J'ai ma manière à moi et ils auront beau me visiter. Enfin, suffit, je connais mon affaire, je prétends être le maître de mon corps jusqu'au dernier moment et je leur prouverai à tous qu'ils ne sont pas de force à lutter avec Soufflard.

La prodigieuse assurance et l'audace indomptable du bandit avaient fini par gagner Lesage, dont le visage trahissait le changement qui s'opérait peu à peu dans ses idées ; cette révolution n'échappa pas à Soufflard, qui se hâta d'en profiter.

—Allons, lui dit-il, fais-tu l'affaire ? si tu as peur, je la fais tout seul.

—Eh bien, c'est dit, s'écria Lesage d'un ton décidé, l'affaire est dans le sac, la marchande du Temple aura son compte.

—Enfin c'est pas malheureux, dit Fifi.

Cette grave et terrible détermination fut suivie d'un silence solennel.

Chacun comprenait qu'il venait de faire le premier pas dans la voie sanglante dont il s'était toujours détourné jusque-là, et au bout de laquelle, comme un muet et sinistre fantôme, se dressait l'échafaud.

Ce fut Soufflard qui rompit le silence :

—Surtout, dit-il ne traînons pas en longueur, c'est aujourd'hui le 2 juin, il faut que le 5, l'affaire soit faite.

Puis s'adressant à la Volland :

—Est-ce possible ?

—Demain si on veut.

—Tous vos renseignements sont pris ?

—Et complets, je m'en vante, dit Fifi.

—Rue du Temple, 91, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Je passerai par là demain pour étudier le terrain

—Sois prudent, Soufflard, lui dit Lesage, ne te montre pas trop, il suffit d'un curieux qui te remarque pour mettre la rousse sur notre piste après le coup fait.

—Sois tranquille, je serai déguisé. Allons, à demain, ici, à pareille heure, pour nous entendre.

Il se leva et prit la casquette.

—As-tu un domicile ? lui demanda Lesage.

—J'en ai trois.

—Trois ?

—Souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise ; j'ai médité ce proverbe.

Comme il allait se diriger vers la porte, après avoir salué les dames, la belle Alliette se leva, jeta un vêtement sur ses épaules, son chapeau sur la tête, et se tournant vers lui :

—Soufflard, lui dit-elle, vous avez un fiacre en bas, n'est-ce pas ?

—Mais... oui, répondit celui-ci en fixant sur Alliette un regard étonné.

—Voulez-vous m'emmener ?

—A cette étrange proposition, il se fit un silence de stupeur.

—Soufflard lui-même, tout ahuri, ne songeait pas à répondre.

Tout à coup Micaud se leva, il était livide, ses lèvres décolorées étaient agitées d'un frisson convulsif, et son regard vague et trouble avait quelque chose d'égaré :

—Alliette ! balbutia-t-il d'une voix presque inintelligible, ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas ? C'est une plaisanterie ?

—C'est très sérieux, répondit froidement la belle Alliette, je pars avec Soufflard et nous allons nous marier.

Micaud chancela, passa la main sur son front et resta quelques instants sans pouvoir proférer une parole.

Puis, se jetant brusquement sur son couteau, celui dont la lame nigué avait tant effrayé son amie une heure auparavant :

—Ah ! c'est ça ! s'écria-t-il d'une voix éclatante et gutturale comme celle du tigre, eh bien ! tu ne sortiras pas vivante !

Et il fit un mouvement pour bondir jusqu'à elle.

Mais une main de fer, s'abattant sur son épaule, l'arrêta dans son élan et le rejeta violemment sur sa chaise.

C'était la main de Soufflard.

La colère de Micaud se tournant alors sur son rival, il leva le bras pour le frapper.

Soufflard ne bougea pas ; il se contenta de laisser tomber sur Micaud un regard dont le calme terrifiant devait avoir quelque chose de magnétique, car celui-ci demeura immobile devant lui et laissa retomber la main qui tenait le couteau.

Eh bien, oui, je l'emène, dit enfin Soufflard, le tenant toujours fasciné sous son regard : et après ?

Puis se tournant du côté de la belle Alliette :

—Partons !

Ils sortirent, laissant Micaud hébété.

Il ne fut tiré de sa torpeur que par le bruit du fiacre qui emportait Soufflard et Alliette.

—Oh ! murmura-t-il alors en grinçant des dents, je me vengerai ! quand je devrais le payer de ma tête, je me vengerai !

—J'aime pas ça, dit alors Fifi en caressant son griffon, voilà une rancune dont les éclaboussures pourraient bien jaillir sur tout le monde. Oh ! les femmes !

Bien qu'alliée à une troupe de bandits, la belle Alliette ne

voulait pas partir avec Soufflard sans se marier. Ils se rendirent au village voisin où a eu lieu la cérémonie du mariage.

VI

RÊVE DE JEUNE FILLE

Le 5 juin, jour convenu pour l'exécution du meurtre, voici ce qui se passait chez les époux Renault.

Pendant que son père et sa mère étaient au lit, Elisa Renault, déjà debout depuis plus d'une heure, quoiqu'il fût six heures à peine, était sérieusement occupée à ranger sur son lit toute une toilette d'une fraîcheur irréprochable, un jupon blanc, un col de dentelle, un bonnet orné de rubans, et une robe d'un rose exquis, couleur souriante à l'œil et fort à la mode alors.

Quand elle eut tout étalé avec le soin et la précaution d'un ontomologiste touchant un papillon dont il craint d'effleurer les ailes, elle s'éloigna de quelques pas et admira son trésor au jour vif et radieux qui débordait par sa fenêtre ouverte.

C'est que, ce jour-là, quoique ce ne fût pas un dimanche, on devait fermer la boutique de bonne heure pour aller se promener aux Prés-Saint-Gervais, et pour la première fois Jules Brisson, le futur d'Elisa, était admis à lui offrir son bras et à lui faire sa cour.

Voilà pourquoi la jeune fille passait si minutieusement en revue toutes les parties de sa toilette.

Après une longue contemplation, son frais visage s'éclaira d'un sourire dont l'expression ravie et triomphante signifiait clairement :

—Allons, je crois qu'il me trouvera jolie ainsi.

Puis elle sortit de sa chambre et alla frapper à la porte de ses parents en leur criant qu'il était six heures et demie et qu'ils étaient des paresseux.

—Pauvre petite ! dit Mme Renault en souriant, il lui semble qu'elle va faire marcher les aiguilles à force d'aller et de venir elle-même.

Elle ajouta :

—À propos, la femme de la couverture est venue hier avec son mari.

—Avez-vous fait affaire ?

—Elle a laissé la couverture pour quinze francs et ils doivent revenir aujourd'hui pour acheter deux matelas.

Elle reprit au bout d'un instant :

—Dis donc, Pierre, si tu fermais la boutique à trois heures ?

—Oh ! non, répondit le père Renault, trois heures, c'est le fort de la vente, impossible avant quatre heures.

Le malheureux Renault ne soupçonnait pas en ce moment qu'il venait de prononcer l'arrêt de mort de sa femme.

Soufflard et sa bande avaient décidé la veille que le coup se ferait à trois heures.

Les deux époux se levèrent après avoir échangé quelques mots au sujet du prochain mariage de leur fille et de leur projet de retraite à la campagne, et une heure après le père et la fille étaient installés à la boutique du Temple.

Revenons à la bande du Gros-Caillou.

Soufflard, qui avait pris en main la direction de l'affaire, avait ainsi distribué les rôles à chacun :

La femme Hardel et Eugénie Alliette devaient aller se poster à quelques pas de la boutique du Temple, surveiller Pierre Renault et sa fille, passer de temps à autre près de l'étalage pour tâcher de saisir quelques lambeaux de conversation, et au moindre sujet d'inquiétude, l'une d'elles devait se détacher pour aller prévenir les complices.

Micaud et la Volland avaient pour mission de veiller devant la maison de la rue du Temple, et de servir d'éclaireurs aux assassins, qu'ils devaient avertir par un signal quelconque dans le cas où il passerait quelque agent de police avant ou après l'exécution du crime.

La tâche de Fifi consistait à occuper les portiers de la maison, les époux Toussaint, dont il avait déjà conquis la sympathie.

Enfin Soufflard et Lesage devaient se présenter chez la femme Renault et faire le coup.

A deux heures et demie, chacun était à son poste.

Lesage et Soufflard, renfermés dans le cabinet d'un marchand de vin situé non loin de là, attendaient l'heure convenue pour agir, c'est-à-dire trois heures précises.

Lesage était pâle et si complètement absorbé qu'il lui arrivait souvent de ne pas répondre aux questions de son camarade.

Soufflard, au contraire, surexcité à l'approche du moment fatal, prévoyait tout et prenait des mesures avec un sang-froid effrayant.

—Ah ça ! tu n'as pas oublié... l'essentiel ! demanda-t-il à Lesage.

Celui-ci comprit et tira de sa poche un couteau dont la lame mince et longue paraissait tout nouvellement affilée.

Soufflard, lui, prit dans la poche de son gilet un instrument d'une forme toute particulière, dont la lame courte et aiguë avait beaucoup de rapport avec le tire-point, l'arme favorite de Lacenaire, son héros et son modèle.

—Chacun a son mérite, dit-il après avoir comparé les deux instruments de meurtre. Maintenant, entendons-nous bien sur la manière d'opérer. J'ai vu hier avec ta sœur le magasin de Mme Renault et j'ai remarqué des traversins placés sur des rayons très élevés : c'est précisément là ce que nous demanderons à voir : elle montera sur une chaise ou sur une échelle pour y atteindre, et au moment où sa main touchera les traversins, retiens bien ça, à ce moment précis, tu fermes la porte à double tour, et moi, je lui enfonce cette lame dans le bas-ventre. Elle tombe, je lui saute à la gorge ; tu accours, et nous l'achevons à nous deux.

—Oui, oui, je me souviendrai, balbutia Lesage, en affectant une assurance que démentait le tremblement de sa main.

Tout à coup il se leva d'un bond.

Trois heures sonnaient à la pendule du marchand de vin.

—Allons, dit Soufflard en se levant à son tour, voilà le moment de montrer si tu es un homme ; pas de faiblesse, ou tout est perdu.

Ils sortirent après avoir payé le litre de vin, auquel ils avaient à peine touché, et se dirigèrent vers le numéro 91. Ils n'étaient plus qu'à vingt pas de la maison quand Lesage s'arrêta tout court.

—À quoi penses-tu donc ? lui demanda Soufflard.

—Je ne sais pas ce que j'ai, répondit Lesage, qui était horriblement pâle, j'ai le gosier sec, je boirais bien un verre d'eau.

—Tu sors de chez le marchand de vin ; allons, pas d'enfantillage, il s'agit de travailler.

Et il entraîna Lesage, qui trébuchait à chaque pas comme un homme ivre.

Comme ils venaient de pénétrer dans l'allée, Eugénie Alliette et la femme Hardel abordaient Micaud et la Volland, toutes pâles et toutes troublées.

—Où sont Lesage et Soufflard ? demanda la femme Hardel d'une voix brève ; dites, dites vite que je cours les p. venir ; il faut remettre l'affaire à demain.

A demain ! s'écria Micaud.

—J'ai saisi quelques mots entre le père et la fille, et celle-ci va quitter la boutique pour venir aider sa mère à s'habiller ; elle paraissait pressée, elle doit être sur nos talons. Vite ! où sont Lesage et Soufflard ?

—Ils sont entrés !

—Malheur !

Il y eut un moment de silence.

Si un agent de police fût passé par là en ce moment, il eût fait arrêter ces quatre individus au seul examen de leur physionomie, tant ils étaient pâles, inquiets et effarés.

—Si je courrais après eux ? dit Alliette en faisant un mouvement pour s'élançer dans l'allée.

—Trop tard ! dit la Volland, ils sont là depuis deux minutes, l'affaire est en train.

—Voilà la jeune fille ! s'écria la femme Hardol.
Élisa Renault accourait en effet, le teint animé et l'air radieux.

—Quo faire ! dit Alliette toute frissonnante.

—Rien, répondit Micaud, elle va arriver au milieu du tremblement général ; tant pis pour elle, elle y passera.

En ce moment, la jeune fille s'élançait légère et souriante dans l'allée, jetait un bonjour amical à la portière et montait l'escalier en courant.

—Il va y avoir un drôle de branle-bas tout à l'heure dans la maison, dit Micaud ; filons, il n'est que temps.

—Filons, soit, dit Alliette, mais pas loin ; je veux savoir.

Ils allèrent se poster à cinquante pas de là, dans une allée d'où l'on pouvait voir ce qui se passait au n° 91.

Tous se retirèrent prudemment au fond de l'allée ; Alliette était seule sur le seuil.

Après quelques instants de silence, elle jeta tout à coup un cri de surprise.

—Quoi ? demanda la Volland.

—La jeune fille !

—Pas possible !

—Blessée ? sanglante ? demanda Micaud,

—Rien du tout.

—Effarée alors ?

—Nullement, elle reprend le chemin du Temple, l'air calme et un peu contrarié seulement.

—Qu'est-ce que cela signifie ?

Il se fit un nouveau silence, silence d'attente et d'anxiété qui dura près de dix minutes.

—Les voilà ! s'écria tout à coup Alliette.

—Qui donc ?

—Eux, Soufflard et Lesage.

—Après ?

—Lesage a des paquets sous le bras, et Soufflard...

Elle s'arrêta comme suffoquée.

—Eh bien ? demanda la Volland.

—Soufflard a du sang aux mains.

—Allons, dit Micaud, que chacun détale de son côté, c'est le moyen de ne pas nous faire pincer.

VII

LA LOGE DU CONCIERGE

Voici l'explication de ce qui s'était passé rue du Temple.

Le lecteur sait déjà que Fifi Volland était installé chez les époux Toussaint, dans le but de distraire leur attention, au moment où Soufflard et Lesage allaient passer devant la loge.

Mme Toussaint avait offert une cerise à l'eau-de-vie au pauvre orphelin, et celui-ci, tout en ingurgitant la liqueur, le fruit et même les noyaux, était en train de l'attendrir en lui racontant d'une voix émue les derniers moments et les dernières paroles de sa mère, quand il vit les deux bandits paraître à la porte de la cour.

Alors, feignant de ne plus pouvoir contenir son émotion, il plongea brusquement sa tête dans ses deux mains et se mit à éclater en sanglots.

Comme il l'avait prévu, les deux époux s'empressèrent autour de lui, et pendant qu'ils lui prodiguaient leurs soins et leurs consolations, Soufflard et Lesage purent passer et gravir l'escalier sans être aperçus.

Ce tour exécuté, et son rôle fini, la prudence conseillait à Fifi de s'éloigner avant l'explosion du drame qui allait éclater tout à l'heure. Malheureusement, Fifi n'avait pas de montre, et il y avait là, pendu au-dessous du portrait de M. Toussaint, un oignon en argent qui lui tirait l'œil depuis son entrée dans la loge.

Il resta.

Il consentit à recéder et accepta un petit verre de cassis que lui offrit Mme Toussaint, profondément touchée de ses vertus filiales.

Il portait le verre à ses lèvres, le regard tendrement fixé sur l'oignon d'argent, quand la voix jeune et fraîche d'Elisa Renault jeta ces mots en passant :

—Bonjour, madame Toussaint

Fifi se retourna brusquement et frissonna de tous ses membres.

Il avait reconnu la voix et la jeune fille.

—Eh bien, qu'est-ce que vous avez donc ? lui dit Mme Toussaint, buvez donc votre cassis, il n'y a rien de meilleur pour vous remettre les sens.

—Merci, répondit Fifi en posant son verre sur la table sans y toucher, je ne me sens pas très bien.

—Mais, en effet, il est blanc comme un linge, ce pauvre chérubin ! s'écria Mme Toussaint tout émue.

C'est que Fifi Volland, qui avait vu la jeune fille monter rapidement l'escalier, attendait avec anxiété les cris de terreur et de désespoir qui, dans quelques secondes, allaient amener tous les locataires, tous les passants, et amener l'arrestation des assassins, surpris en flagrant délit de meurtre. Et il craignait que quelque agent de police, plus défiant et plus physionomiste que les époux Toussaint, n'eût la curiosité de s'enquérir des motifs de sa présence dans la loge et la fantaisie de l'emmener avec les meurtriers.

Deux minutes s'écoulèrent, minutes terribles pour Fifi Volland, qui fut tenté dix fois de s'élançer en dehors et de prendre sa course sans autre explication.

—Tiens mam'zelle Elisa qui redescend ! dit tout à coup le père Toussaint.

—Déjà ? fit sa femme.

Fifi eut un éblouissement.

Il attendit l'explosion, osant respirer à peine.

La jeune fille s'arrêta à la loge, dont la porte était ouverte.

—Est-ce que maman est sortie ? demanda-t-elle à la concierge.

—Mais non, mam'zelle Elisa, du moins je ne l'ai pas vue sortir ; et toi, Toussaint ?

—Moi non plus ; avez-vous frappé fort ?

—Très fort et très longtemps.

—Alors c'est qu'elle est sortie ; à moins que la fenêtre ne soit ouverte, ce qui l'aura empêcher d'entendre.

—Je vais voir si elle n'est pas à la boutique, nous nous sommes peut-être croisées.

Elle s'éloigna en murmurant avec un petit mouvement d'humeur :

—Mon Dieu ! que c'est contrariant ! nous allons être en retard.

—Pauvre petite ! dit en souriant Mme Toussaint, c'est la première fois qu'elle sort avec son amoureux, c'est bien naturel.

Fifi respira.

Si la mère n'avait pas répondu à son enfant, c'est qu'elle ne pouvait plus l'entendre, c'est que la pauvre femme, étendue sur le carreau, inondée de son sang n'était plus qu'un cadavre.

Elisa revint bientôt.

—Maman ne peut être sortie, dit-elle aux concierges.

Et, leur montrant une grosse clef qu'elle tenait à la main, elle ajouta :

—J'ai pris cela pour frapper, cette fois elle m'entendra.

Et elle s'élança en courant dans l'escalier. Elle n'avait plus que quatre marches à gravir lorsqu'elle se trouva face à face avec un homme vêtu d'une redingote bleue et portant un paquet à la main.

C'était Soufflard qui précédait son complice de quelques pas et qui reconnut la fille de sa victime. Atterré d'abord, il recouvra aussitôt tout son sang-froid, et, en moins de deux secondes, le temps qu'il fallait à la jeune fille pour monter ces quatre marches et se trouver devant le cadavre de sa mère, il imagina un expédient de nature à conjurer le danger.

—Fermez la porte, cria-t-il à Lesage.

—Me voilà, Messieurs, dit Elisa, ne fermez point.

Mais Lesage, qui venait de voir la jeune fille, avait compris l'idée de Soufflard, et il se hâta de fermer la porte.

Puis il passa devant Elisa, rejoignit son complice qui l'attendait, et tous deux descendirent rapidement l'escalier.

Un moment interdite, Elisa Renault se mit à frapper à la porte avec sa clef.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle en ne voyant venir personne, qu'est-ce que cela signifie ? Maman y est pourtant, puisque ces deux hommes...

La parole mourut sur ses lèvres, et elle pâlit tout à coup en apercevant de larges taches rouges sur le carreau du palier.

En examinant ces taches de plus près, elle distingua des empreintes sanglantes de chaussures d'homme, si nettement dessinées, qu'on eût pu compter les clous dont elles étaient garnies.

Alors, saisie d'un funeste pressentiment, la jeune fille jeta un cri, s'élança dans l'escalier, et, un instant après, elle arrivait plus pâle qu'une morte à la loge des époux Toussaint en balbutiant d'une voix défaillante :

— Maman ne répond pas ! Il y a du sang à la porte ! Assassinée peut-être !

Puis, saisie d'un tremblement qui faisait claquer ses dents, elle se laissa glisser sur le seuil de la loge, où elle resta immobile et comme frappée de folie.

— Va vite prévenir M. Renault, dit Mme Toussaint à son mari.

Le concierge sortit aussitôt. Pendant que sa femme, aidée de Fifi Volland, relevait Elisa et la rentra dans sa loge.

— Je cours chercher du vulnéraire, dit alors Fifi qui venait de décrocher l'oignon, c'est souverain pour les saisissements.

Et, sans attendre le consentement de la concierge, il s'élança dans la rue.

Il était là, immobile, si ému et si troublé, à la pensée de l'effroyable drame qui venait de se jouer, qu'il resta quelques instants sans pouvoir prendre un parti.

Enfin il allait s'élaner vers le Temple, dont les ruelles sombres lui offraient un refuge assuré, lorsqu'il vit s'avancer de son côté Pierre Renault accompagné du père Toussaint.

— Le père ! murmura-t-il en reculant brusquement, fichtre ! c'est pas le moment de me jeter dans ses bras.

Et il tourna à droite.

Mais, au moment de prendre son élan, il vit se dresser à quelques pas un homme de haute taille, dont la figure énergique lui fit l'effet de la tête de Méduse.

— Milord ! balbutia-t-il atterré.

Milord était un agent de police, très connu des malfaiteurs, dont il était devenu l'épouvantail, et fort apprécié à l'administration de la rue Jérusalem, à laquelle il avait donné d'éclatantes preuves de zèle et d'intelligence.

Milord n'était pas son nom, c'était un sobriquet que lui avaient donné ses confrères de la préfecture, à cause de l'inébranlable sang-froid dont il faisait preuve dans les situations les plus périlleuses.

Comme fasciné à l'approche de cet ennemi redoutable, Fifi Volland voulait fuir et sentait ses pieds attachés au sol, frissonnant à chaque pas que faisait le terrible Milord et courbant passivement la tête, comme le bœuf sous le coup qu'il ne peut éviter.

Une exclamation de Pierre Renault, frappant subitement son oreille, mit fin à cet état de stupeur.

— Ah ! mais non, ma petite vieille ! dit-il en jetant un coup d'œil au côté de l'agent, pas pour aujourd'hui, je repasserai plus tard.

Et tournant à gauche, Fifi s'éloigna dans la direction du Boulevard.

VIII

LE CADAVRE

La sinistre nouvelle était déjà connue de toute la maison avant l'arrivée de Pierre Renault, et plus de trente personnes attendaient le marchand sur le palier quand il parut.

Ses traits étaient affreusement pâles, et il y avait tant de

désespoir dans son regard, que chacun se sentit aussi ému quo si ce grand malheur l'atteignait lui-même.

Après un long et solennel silence, Pierre Renault murmura, en essuyant la sueur et les larmes qui coulaient sur son visage :

— Oh ! non, ça ne se peut pas ! l'enfant s'est trompé ! ma pauvre femme !... non, non, ça ne se peut pas.

Il ajouta, en tournant vers les voisins des égarés :

— N'est-ce pas, que c'est impossible ?

Nul ne répondit, personne ne se sentait le courage de rassurer le malheureux Renault.

Mais ce silence même avait une éloquence dont l'infortuné se sentit accablé, et ce fut d'une voix éteinte qu'il murmura :

— J'en mourrai, mon Dieu ! j'en mourrai !

En ce moment, un individu vêtu d'une redingote boutonnée jusqu'au menton, se glissa dans la foule qui stationnait dans la rue et qui se composait déjà de près de trois cents personnes.

— Eh bien, pourquoi tout ce monde ? que se passe-t-il donc ici ? demanda-t-il.

— Une chose affreuse, répondit une des cent marchandes du Temple qui étaient accourues là, on parle d'un assassinat.

Un éclair brilla dans les yeux de l'homme qui venait de questionner.

— Ah ! fit-il en redressant sa haute taille.

Il reprit avec plus de curiosité que compassion :

— Quelle est la victime ?

— La crème des femmes, monsieur, la pauvre Mme Renault, même que sa fille est là, dans la loge du concierge, qu'a vu les clous de l'assassin tout imprimés dans le sang de sa mère, qu'elle en est plus morte que vive, la pauvre petite, qu'elle aimait tant sa mère et qu'était une si brave femme et si courageuse ? Vous la connaissiez, n'est-ce pas ?

— Non, mais ça ne fait rien à l'affaire.

Il ajouta avec une impassibilité qui étonnait de plus en plus la marchande :

— L'assassin est arrêté ?

— Ah ! ben oui, est-ce que la police n'arrive pas toujours en retard ?

— Alors il a disparu ?

— Il est loin s'il court toujours.

— Très bien ! dit l'interlocuteur de la marchande.

— Ah ! ça, dites donc, vous, s'écria celle-ci d'un ton menaçant, perdez vous la tête ?

— C'est bien, je me comprends et ça me suffit.

Puis, fendant la presse à coups de coude, il se fraya rapidement un passage jusqu'à la loge des concierges.

Ceux-ci s'empressaient autour de la jeune fille, étendue sans connaissance sur leur lit.

Le nouveau venu leur demanda brusquement quel était l'individu qu'ils avaient dû voir monter chez la dame Renault et en redescendre ensuite.

Les époux Toussaint avouèrent qu'ils ne l'avaient pas vu.

— Comment est-ce possible ?

— Je vais vous dire, répondit le père Toussaint, ça tient à ce que nous avons le dos tourné à l'allée, étant en train de causer avec un pauvre orphelin, qui était assis là, à la place de ma femme.

— Alors il a tout vu, celui-là ; où est-il ?

— Parti chercher du vulnéraire, mais il devrait être de retour depuis longtemps.

L'inconnu murmura :

— Les deux époux tournaient le dos, et c'est lui qui était là.

Il reprit :

— Quelle heure était-il quand votre orphelin est entré ici ?

— Le père Renault chercha des yeux son oignon.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il.

— Quoi donc ?

— Mon oignon !... disparu !

— Plus de doute, dit l'inconnu, votre orphelin est l'un des complices de l'assassinat, et c'est lui qui vous a volé votre montre.

Il sortit de la loge, laissant les deux époux pétrifiés, et un instant après il était sur le palier des époux Renault.

Là il écarta la foule, et s'agenouillant sur le carreau, il se mit à étudier avec une attention minutieuse et un intérêt étrange les empreintes sanglantes dont la vue avait jeté l'épouvante dans l'âme d'Elisa Renault.

Cet examen dura quelques minutes, puis il se leva brusquement, et s'approchant du vieillard, auquel deux ou trois femmes donnaient de banales consolations :

— Ecoutez, mon pauvre homme, lui dit-il d'un ton bref, au lieu de vous tromper par des ménagements puérils, il vaut mieux vous préparer d'avance à la vérité. Et d'ailleurs il faut se hâter si l'on veut sauver la victime, dans le cas où elle respirerait encore. Eh bien, la vérité, la voilà, votre femme vient d'être assassinée, il n'y a pas l'ombre d'un doute à cet égard.

— Assassinée ! balbutia Pierre Renault, les lèvres agitées d'un frisson qui rendait sa parole presque intelligible, qui vous a dit ?...

— Tenez ! répliqua l'inconnu en montrant les traces rouges sur le carreau, je l'ai vu là, dans son propre sang, de même que j'y ai vu, à la forme et à la longueur des semelles, qu'il y avait deux assassins. Je vous le répète donc ; hâtez-vous d'enfoncer cette porte pour pouvoir secourir votre femme, si elle existe encore.

L'individu qui parlait ainsi était un homme d'une taille élevée, vigoureusement constitué, avec une tête trop petite pour la charpente du corps. Il n'avait de remarquable que l'expression de finesse et de pénétration de deux petits yeux qui brillaient comme deux diamants noirs au fond de leurs orbites.

— Allons, dit-il au marchand qui s'était armé d'une hache, mais dont l'émotion paralysait les forces, donnez-moi ça.

En trois coups de hache, il jeta la porte en dedans.

Alors s'offrit à tous les yeux un tableau si effroyable, qu'un frisson d'horreur et de pitié parcourut toute l'assemblée aux regards de laquelle il apparaissait, avec la rapidité féérique d'un changement à vue au théâtre ; spectacle terrible, mais éloquent, plein de détails où palpitait la vérité, où se lisaient, dans leur horrible et éclatante réalité, toutes les phases d'une lutte sauvage entre la victime et les assassins.

A quelques pas de la porte, au milieu du magasin, le cadavre de la femme Renault était étendu la face contre terre, les pieds et la tête baignant dans une mare de sang.

Des lambeaux de ses vêtements étaient dispersés ça et là, et des empreintes sanglantes de mains, les unes larges, les autres petites, toutes ramassées et crispées, se voyaient sur les matelas, sur les traversins, sur les couvertures, et enfin jusque sur le carreau, tout autour de la place où la victime, épuisée, était tombée sous un dernier coup pour ne plus se relever.

Tout le monde allait se précipiter dans la pièce pour contempler de plus près le funèbre spectacle, quand l'homme à la hache, étendant brusquement le bras, s'écria :

— Que personne n'entre, excepté le mari de la victime.

Pierre Renault était déjà agenouillé près de sa femme, qu'il palpait dans l'espoir de la trouver encore vivante.

— Morte ! morte ! murmura-t-il, le regard fixé sur ce corps insensible.

Et de grosses larmes roulaient sur son visage, sans qu'il s'en aperçût.

Trois nouveaux personnages intervinrent en ce moment : c'étaient le commissaire de police, son greffier et un médecin.

— Vous, Milord ! dit le commissaire à l'individu qui venait d'enfoncer la porte et qui barrait le passage à la foule, je suis heureux de vous rencontrer ici, vous pourrez nous être d'un grand secours.

L'agent de police s'inclina, puis, sur un geste du commissaire, il donna ordre à tous les locataires de se retirer pour laisser le magistrat procéder à une enquête.

Un instant après, il ne restait plus sur le théâtre du

meurtre que cinq personnes : le commissaire, son greffier, le médecin, l'agent de police et Pierre Renault, toujours agenouillé près du cadavre,

IX

LE GRIFFON

Revenons sur nos pas.

Ceci se passait le soir même de la terrible scène qui avait eu lieu entre Alliette et Micaud.

Il était cinq heures environ lorsque Fifi Volland se dirigea vers le boulevard des Italiens, son griffon sous le bras.

Le gracieux animal, lavé, peigné et le cou orné d'une faveur rose, avait l'air d'un petit chien de sucre, tant il était blanc et merveilleusement frisé ; aussi fit-il sensation dès qu'il parut sur l'aristocratique boulevard. Tous les promeneurs l'admiraient, et, ainsi que l'avait prévu Fifi, les jolies petites dames qui fréquentent ces parages, l'œil agaçant et le sourire aux lèvres, s'arrêtaient pour le caresser et lui adresser les plus flatteuses épithètes.

— Combien ce petit chien ? lui demanda enfin une de ces dames.

— Je devrais dire cent mille francs, répondit tranquillement le gamin.

— Ah bah !

— Et encore ce serait pour rien.

— Pas possible ! Alors on l'a nourri de diamants et il les a dans l'estomac.

— Mieux que ça.

— Comment ?

— Il porte bonheur, il a déjà fait la fortune de deux jeunes dames, beaucoup moins jolies que vous.

— Bien vrai ?

— A preuve que l'une d'elles se marie aujourd'hui même avec un vieux monsieur qui juge quatre vingt mille livres de rente.

— Mal peste !

— Et un nom ! et sur le point de remercier son boulanger.

— Et tu dis que c'est ce petit chien...

— Qui a tout fait, positif.

— Ça me paraît un peu fort de café.

— Rien de plus simple, un truc à la portée de toutes les femmes.

— Voyons ça.

— Impossible de voir le petit animal sans éprouver le besoin de le caresser, pas vrai ?

— Après ?

— Au moment où on le caresse, vous poussez un soupir.

— Pourquoi ?

— Pour qu'on vous en demande la cause.

— Et puis ?

— Alors vous déclarez que, sur le point de partir pour un long voyage, vous êtes forcée de vous séparer de Croquignole, c'est le nom du petit.

— Ensuite ?

— Le monsieur propose de vous l'acheter, c'est élémentaire ; vous demandez le temps de réfléchir, il prend votre adresse, il y court le lendemain, vous le recevez en robe de chambre, vu qu'une femme qui se sépare de chien ne songe guère à toilette, et de là à un mariage il n'y a que l'épaisseur d'une déclaration.

— Voyez-vous ce petit drôle ! fit la jolie dame.

— Oh ! répondit Fifi, j'ai été quelque temps le commissionnaire d'une petite dame de la rue Bréda, ça m'a ouvert bien des horizons.

— Au fait, sauf le mariage, tout le reste est possible, c'est une affaire de chance, d'ailleurs un griffon, ça complète une femme. Allons, combien ton chien ? car je suppose que cent mille francs ce n'est pas ton dernier mot.

— Si fait, pour une autre, mais pour vous c'est trente francs.

- Trop cher, mon petit bonhomme.
- Votro prix ?
- Vingt francs.
- Jamais ! Un griffon pur sang, un animal qui...

Fifi s'arrêta tout court. A cent pas de là il venait de voir se dessiner une silhouette de vieille femme dont le corps déjeté, les jupons flasques, la démarche traînante et la figure ridée comme une pomme de reinette après l'hiver, se liaient étrangement, dans son esprit, avec Croquignole et certaine pluie d'orage. Il regarda attentivement. C'était elle, la maîtresse de Croquignole !

Elle marchait vers lui, s'arrêtant à toutes les femmes qui portaient des chiens sous le bras et à tous les marchands qui en exposaient sur l'asphalte, n'ignorant pas sans doute que la plupart de ces industriels viennent vendre là les petits chiens de distinction qu'ils ont recueillis en chemin.

Fifi regardait, fasciné. Et la vieille marchait toujours ! L'œil perçant de Croquignole fixait la silhouette branlante et disloquée qui flôtait dans la foule, et déjà sa queue, follement agitée, déjà ses frémissements plantifs trahissaient des projets de fuite et de révolte. Et la vieille marchait toujours !

Les sergents de ville se croisaient sur le boulevard, toisant d'un œil soupçonneux le petit chien blanc et le gamin en guenilles. Et la vieille marchait toujours !

Une minute d'hésitation, et tout était perdu.

—Alors, donnez vos vingt francs et prenez le chien, dit Fifi en mettant brusquement l'animal dans les bras de sa cliente.

Dès qu'il eut palpé les vingt francs :

—Allez, vous pouvez vous flatter d'avoir fait une bonne affaire, lui dit-il, je vous ai dit que Croquignole devait vous porter bonheur, ce ne sera pas long ; tenez, mettez-le comme ça, sur vos mains, là, bien visible, et vous allez voir l'effet tout à l'heure ; je ne vous dis que ça, vous allez voir.

Et il détala aussitôt, car la vieille n'était plus qu'à dix pas, et l'agitation de Croquignole devenait de plus inquiétante. Mais il n'alla pas loin ; il s'en fut se poster au coin de la rue de Choiseul et attendit, riant tout seul à la pensée du spectacle qu'allaient lui donner l'ancienne et la nouvelle propriétaire de Croquignole. Il n'attendit pas longtemps ; deux minutes s'étaient écoulées à peine quand les éclats d'une voix aiguë et chevrotante vinrent frapper son oreille. Une autre voix de femme se fit entendre aussitôt, puis un troisième interlocuteur vint se mêler à la discussion ; mais celui-là se contentait de japper, c'était Croquignole.

En un clin d'œil toute la foule éparse sur le boulevard s'était concentrée sur ce point, avide d'assister à ce débat, curieuse d'en suivre les péripéties et d'en connaître l'issue. Fifi, lui aussi, aurait bien voulu jouir de la comédie qu'il avait préparée, mais il était trop prudent pour céder à la tentation, et bien lui en prit, car au bout de quelques instants il vit la foule s'ouvrir et la petite dame qui avait acheté Croquignole étendre la main dans la direction du boulevard où le marché venait d'être conclu. Elle prenait à témoin les sergents de ville qui, en passant, levaient leurs regards de tous côtés dans l'espoir de découvrir le gamin qui avait éveillé leur défiance.

—Fils, il n'est que temps, se dit Fifi, qui se mit à arpenter la rue de Choiseul en rasant les maisons.

Et tout en retournant la pièce d'or au fond de sa poche, il murmurait :

—Je lui avais bien dit qu'elle ne tarderait pas à voir l'effet du griffon, elle l'a vu tout de suite. Mais c'est pas tout ça, j'ai une pièce de vingt balles, c'est pas pour la laisser moisir, je vais la casser en quatre, et, avec une roue de derrière, nous allons rigoler un brin, moi et Sidore, et même sa sœur Catherine, si elle veut accepter une politesse. Pour une belle fille, mais elle vous regarde du haut de son nez grec, qu'on dirait que les Pinchard descendent de Montmorency et n'ont jamais rempaillé des chaises que pour leur agrément. Pourvu que Sidore puisse me rendre le service que je viens lui demander !

De monologue en monologue, Fifi Volland arriva jusqu'à la rue du Jardinot, petite rue étroite, presque toujours déserte, aboutissant d'un côté à la rue de l'Eperon et de l'autre à la rue Mignon. C'était là que demeurait la famille Pinchard.

Au moment où il entra dans la rue du Jardinot, Fifi aperçut, sur le seuil d'une boutique de marchand de vin, un homme et une femme qui causaient. L'homme, large des épaules, le ventre proéminent, la figure complètement rasée, le nez et le menton saillants, portant des lunettes à branches d'or, semblait avoir servi de modèle à Henry Monnier pour la création de M. Prudhomme. La femme, de taille moyenne, le teint très brun, les yeux noirs, le front bas, douée d'un embonpoint remarquable et jeune encore et plus que passable, malgré l'exubérance de ses formes, était de celles dont l'espace choque les regards les moins susceptibles.

—Tiens, la Mauricaude ! dit Fifi.

Et il allait passer tout droit, car il avait trop le sentiment des convenances pour l'aborder en ce moment, quand la femme lui fit un signe imperceptible. Ce signe, dont Fifi comprit tout de suite la signification, était une invitation d'entrer chez le marchand de vin, mais sans lui adresser la parole.

—Obéissance au sexe ! voilà ma devise, dit Fifi en s'élançant au fond de la boutique.

C'était une pièce si peu éclairée, si triste et si humide, qu'on eût cru pénétrer dans une cave, sans les exhalaisons nauséabondes dont son atmosphère était imprégnée.

—Ah ! monsieur Gontier, disait en ce moment la Mauricaude à son interlocuteur, vous êtes un brave homme, vous ; vous n'êtes pas comme les autres ; aussi je vous jure bien que je suivrai vos conseils, allez.

—C'est bien, ma fille, c'est bien, dit le gros homme d'une voix grave et d'un ton à la fois paternel et important, mais je vous reverrai pour vous entretenir dans ces bonnes dispositions.

Il partit après avoir glissé quelque chose dans la main de la Mauricaude, qui courut aussitôt rejoindre Fifi.

X

FIFI ET LA MAURICAUDE

—Ah ! ça, vous avez donc renoncé à votre équipage ? demanda Fifi à la Mauricaude.

—Hein ?

—Je veux parler de la modeste charrette à bras, chargée de fleurs, que vous traînerez vous-même, pour charmer vos loisirs.

—Oui, j'y ai renoncé.

—Pourquoi ? le commerce n'allait pas ?

—Le commerce allait bien ; il allait même très bien, et quand j'avais bien trimé, bien traîné ma charrette dans toutes les rues du quartier au grand soleil en été, par le froid, par la pluie ou la neige en hiver, il m'arrivait parfois de rapporter cinq francs et même jusqu'à six francs à la maison.

—Fameux, le bénéf ! s'écria Fifi.

—Je rentrais harassée, les bras rompus d'avoir tiré la charrette, les jambes si raides que je pouvais à peine monter les quatre étages, la voix éteinte à force d'avoir crié ma marchandise, et pourtant j'étais heureuse, oui, bien heureuse, car en rentrant, je trouvais là quelqu'un... que j'aimais à qui je rapportais tout ou presque tout le gain de ma pénible journée et qui me disait :

"Merci Toinette, t'es une bonne fille."

—Ah ! comme je comprends ça, Toinette ! être aimé ainsi, voilà mon rêve. Votre histoire m'intéresse, continuez.

—Un jour que je traînais ma charrette dans la rue du Bac, j'entends derrière moi une voix de femme qui criait en riant et en se moquant :

"... Ah ! c'te coiffure ! fait-elle sa tête avec son madras !"

J'étais coiffée d'un mouchoir à carreaux et c'était de moi qu'elle se moquait.

Je m'en retourne furieuse, et qu'est-ce que je vois ? lui... lui,

tenant sous son bras le bras de la femme qui venait de m'insulter !

— Ah ! si je rencontrais dans la vie une femme qui me com-
promme et qui tire la charrette pour moi ! Mais non, les belles
natures n'ont jamais de ces chances-là. Allez toujours, Toi-
nette.

— Le soir, je lui fais donc des reproches de sa conduite ;
sais-tu ce qu'il répond ?

— "C'est ta faute," qu'il me dit,

Et regardant avec dédain mes mains gercées, mon teint hâ-
lé, ma robe de toile et mon madras :

— "Est-ce que c'est des mains de femme ? est-ce que c'est un
teint de femme ? est-ce que c'est une toilette de femme, ça ?"

— Mais le gueusard ! c'est en tirant la charrette pour lui
quo... Toute la nuit, je la passai à réfléchir sur le moyen d'a-
voir toujours les mains blanches, le teint frais et une belle toi-
lette... et le lendemain je reprenais mon ancien état de repas-
seuse, où je gagnais beaucoup, mais que j'avais dû quitter,
parce que la vapeur du charbon était mortelle pour moi.

— Ah ben ! en v'là du dévouement ! ça l'a-t-il touché, au
moins, le va-nu-pieds ? est-il devenu plus gentil ?

— Quelque temps après, il entra à la Force.

— Bon ! il avait eu des mots avec le procureur du roi.

— Toutes les semaines, je lui portais quelque chose, ce que
je pouvais ; mais il y a huit jours, on m'a dit qu'il était libre.

— Et il n'était pas venu vous trouver tout de suite !

— Non, et je ne l'ai pas revu ; c'est pour ça que je t'ai fait
signe d'entrer.

— Pourquoi ?

— Pour avoir de ses nouvelles.

— Je le connais ?

— Je ne crois pas, mais tu connais un de ses camarades de
Toulon, avec qui je t'ai vu l'autre jour rue du Temple.

— Vous l'appellez ?

— Micaud.

— Un ami, c'est vrai ; mais le nom de l'autre ?

— Soufflard.

— Ah bah !

— Tu le connais ?

— Mais oui.

— Tu l'as vu ?

— Je l'ai vu.

— Depuis peu ?

— Pas plus tard qu'hier. Il fait une affaire et j'en suis.

— La Mauricaude se leva d'un bond, et saisissant la main
de Fifi Vollard.

— Ne t'associe pas avec Soufflard, c'est ta mort.

— Hein ?

— Il n'est pas venu, il y a une femme sous jeu.

Puis, saisissant brusquement la main de Fifi Vollard :

— Ecoute, répète-t-elle, il y a une femme sous jeu ; mais
cette fois qu'il y prenne garde ! je ne me contenterai plus de
pleurer... oh ! non, je me vengerai ; je ferais plutôt tomber
sa tête sous le couteau que de le céder à une autre... Où de-
meure-t-il ?

— Au Gros-Caillou, chez Micaud.

— L'adresse de Micaud ?

— Je ne sais pas la rue ni le numéro.

— Je n'en ai pas besoin. Soufflard va faire un coup ; on en
parlera, je le saurai ; s'il ne vient pas je le dénonce. Adieu,
Fifi.

Et elle sortit, en proie à une violente exaltation.

— Fichtre ! dit Fifi, raison de plus pour prendre mes pré-
cautions ; courons chez Sidore.

Fifi Vollard enfila une allée étroite et noire, puis un esca-
lier raboteux, et ne s'arrêta qu'au cinquième étage. C'était le
dernier.

Là, sur un palier étroit, donnaient deux portes peintes en
jaune, dont l'une portait cette inscription :

"François Pinchard, rempailleuse."

Cette porte était entr'ouverte. Fifi la poussa sans cérémo-
nie et entra.

Les trois Pinchard étaient assis sur des chaises dépaillées,
autour d'une petite table chargée de trois tasses remplies de
café noir, d'un fond de carafe formant sucrier, d'une bouteille
d'eau-de-vie et d'une cuiller d'étain dont chacun devait se
servir à la ronde.

La rempailleuse était une femme de cinquante ans, aux
traits anguleux, à l'œil gris et dur, dont les vêtements en
loques, les cheveux mal peignés, l'attitude nonchalante et cy-
nique annonçaient la paresse et tous les vices qui en découlent.

Sidore Pinchard, petit, maigre, étioilé, mais si pommadé,
que ses cheveux formaient une masse solide et grasse comme
la toison des moutons, avait beaucoup de rapport avec Fifi
Vollard.

Quant à Catherine, c'était une belle fille, bâtie comme la
Vénus de Milo, dont les traits, d'une régularité imposante, et
le teint d'une pâleur bistrée, recevaient une espèce de rayonne-
ment de l'éclat de deux grands yeux noirs, bien fendus et
frangés de longs cils recourbés.

Pour tous vêtements, elle avait un jupon de soie et sa che-
mise, qui laissait entièrement découvertes des épaules d'une
pureté sculpturale ; ses pieds nus chrussaient d'élégantes pan-
touffes de soie rose, neuves et éculées, signe caractéristique.
Elle avait dix-sept ans à peine.

— Tu prendras bien du café avec nous ? dit la mère Pin-
chard à Fifi.

Le café, merci, ça ne me dit rien, mais l'eau d'af, je ne dis
pas ; ça me sert d'huile de foie de morue, qui me dégoûte et
qui dépasse mes moyens.

— C'est pour ça que t'es si pâle.

— La pâleur ! rien de plus chouette, ça fait rêver les femmes.

— Ça dépend de la tête où elle se trouve, riposta Sidore.

— Tiens, dit la rempailleuse.

Et ayant vidé sa tasse, elle la remplit d'eau-de-vie et la
passa à Fifi.

— Et les affaires ? demanda Sidore en bourrant une pipe
artistement eulottée.

— Y en a une sur le chantier.

— Conséquence ?

— Heu !... une bonne petite affaire bourgeoise.

— Facile ?

— Pas trop.

— Est-ce qu'il faudrait ?...

— Eh bien, oui, faudra jouer le grand jeu.

— Qu'est-ce qui bat les cartes ?

— Soufflard et Lesage.

— Oh ! ceux-là sont sûrs de gagner la première manche.
Mais la belle ?

— Eh bien ?

— La belle, c'est toujours le même qui la gagne.

— Et celui-là ?

— C'est Charlot.

— Ça, ça regarde ceux qui sont en âge de se retirer à
l'abbaye de Monte-à-Regret ; moi, outre que je ne me sens pas
la vocation, je suis mineur vis-à-vis de la guillotine ; aussi je
m'en lave les mains.

— C'est vrai ; si l'affaire tourne mal, t'en seras quitte pour
fabriquer des chaussons de lisière jusqu'à vingt et un ans.

— Je ne dis pas, mais c'est pas encore là mon rêve étoilé,
et c'est justement ce qui m'amène aujourd'hui.

— Vas-y.

— J'ai un service à te demander.

— Lequel ?

— Mais là, un service d'ami.

— Allons, abats ton jeu.

— C'est demain que nous abordons la question.

— Capitale.

— Et je viens savoir si demain, après le coup, tu peux me
prêter ta rodingote à la propriétaire.

Sidore posa sa pipe sur la table, et contemplant son ami
avec l'expression d'un profond accablement :

Ah ! mon pauvre Fifi, t'as pas de chance !
 — Comment ça ?
 — Demain je vais dans le monde.
 — Où donc ?
 — A la barrière du Combat.
 — Avec des dames ?
 — Non, avec un Anglais qui veut voir un combat de chiens.
 — Ainsi, pas moyen de compter sur la redingote à la propriétaire ?
 — Impossible ! la société d'un pair d'Angleterre, dame, ça exige une tenue.
 — J'vas chercher ailleurs.
 Fifi se leva, et parlant de manière que sa voix ne parvint pas jusqu'à la chambre de Catherine :
 — C'est demain, à trois heures, le grand tremblement ; dans le cas où la rousse s'occuperait de moi avec trop d'intérêt, je venir ici ?
 — Viens, mon chérubin, dit Françoise Pinchard qui avait l'eau-de-vie tendre.

XI

LE SANG PARLE

Retournons à la rue du Temple, le sanglant théâtre du crime, où nous avons laissé Pierre Renault, en compagnie du docteur, de Milord, du commissaire et de son greffier.

Le premier soin du médecin fut de déclarer à Pierre Renault qu'il était nécessaire de déshabiller la morte pour qu'il puisse constater l'état du corps, le nombre et la gravité des blessures.

— Oui, oui, je comprends, je vais la déshabiller moi-même, dit le malheureux Renault.

Et il se mit à dégrafer la robe.

Mais il s'interrompait à chaque instant pour essuyer les larmes qui voilaient sa vue ou pour étancher le sang qui coulait lentement par la bouche entr'ouverte de sa femme.

Ou bien il s'arrêtait à contempler cette tête, si vivante et si animée, il y avait une heure à peine, et maintenant inerte, rigide, frappée de cette immobilité cadavérique qui fait frissonner les cœurs les plus endurcis et devant laquelle se sont trahis les meurtriers eux-mêmes.

Le médecin fut obligé de l'aider, et quelques instants après on pouvait apprécier, par l'état du cadavre, la lutte horrible, acharnée qu'avait soutenue la victime, et la rage qu'avaient déployée les assassins, exaspérés par une résistance à laquelle ils ne s'étaient pas attendus chez une femme, et qui pouvait les perdre en se prolongeant.

A l'aspect de ce corps couverts de plaies béantes, Pierre Renault éclata en sanglots et se jeta sur le corps immobile et rigide, en s'écriant :

— Ma pauvre femme ! ma pauvre femme !

C'est que c'était un horrible et navrant spectacle que celui de ce corps inondé de sang et couvert de blessures, dont quelques-unes si profondes, qu'elles avaient déchirés les nerfs et les muscles comme eût pu le faire un opérateur pour une démonstration anatomique.

La plus affreuse à voir était à l'abdomen

Celle-là avait mis à nu les intestins, qu'on voyait palpiter comme si la vie eût encore animé ce corps insensible.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que leur avait donc fait ma pauvre femme ! s'écriait Pierre Renault en sanglotant et en baissant les mains de la victime sans s'apercevoir que le sang dont elles étaient couvertes rougissait sa bouche et son visage.

Du coin où il se tenait immobile, Milord considérait ce spectacle avec une impassibilité que ne pouvaient ébranler ni l'état affreux du cadavre, ni le désespoir de ce mari, dont les larmes troublaient le commissaire et le médecin lui-même.

L'agent, lui, en face de la victime, ne songeait qu'aux assassins, et tous les détails qui faisaient frissonner les autres de douleur ou de pitié n'étaient pour lui qu'un sujet d'étude et d'hypothèses.

Sur le cadavre, comme sur les meubles souillés de sang, son regard investigateur cherchait en vain une lumière, quelque chose qui le mit sur la trace des coupables, et toutes ses impressions se concentraient là ; s'il sentait bondir son cœur dans sa poitrine, c'était à la seule pensée de suivre la piste des assassins et de les chasser jour et nuit jusqu'à l'heure où ils tomberaient enfin sous sa main.

Le médecin se releva après une longue et minutieuse inspection du cadavre.

— Docteur, dit le magistrat au médecin pendant que son greffier s'installait sur une commode pour écrire, veuillez dicter votre procès-verbal.

Le médecin trouva dix-sept blessures plus ou moins graves sur le cadavre.

Les mains en étaient criblées, mais les plus dangereuses avaient été portées à la gorge, à la tempe, au cou et à l'abdomen.

Une seule était mortelle, celle du cou ; celle-là avait pénétré jusqu'à la sixième vertèbre, et, suivant l'avis du docteur, avait dû causer un mort instantanée en déchirant la moelle épinière.

Le commissaire et Milord procédèrent ensuite à l'examen des lieux.

Le sang, dont tous les meubles étaient plus ou moins maculés, prenait une voix pour reconstruire le sinistre itinéraire de la victime dans cet étroit espace et raconter tous les détails de l'horrible drame qui s'y était passé.

Il désignait clairement les endroits où, saisi par ses assassins, la malheureuse femme avec lutte contre eux, où elle avait été terrassée, laissant sur le carreau l'empreinte de ses mains qu'on retrouvait plus loin à hauteur d'appui, plus loin encore à deux pieds du sol, et enfin à la porte du palier, où elles repaissaient nombreuses, enchevêtrées, et où se lisait, visible et palpable, la contraction désespérée des doigts s'efforçant d'ouvrir cette porte pendant que les meurtriers frappaient toujours.

Près du cadavre était un traversin tout ensanglanté que l'infortunée avait sans douteordu dans ses mains crispées à l'heure de l'agonie.

Dans la chambre à coucher, les rideaux et les draps du lit étaient également tachés de sang, mais ces empreintes avaient un tout autre caractère : c'était là évidemment que les assassins avaient essuyé leurs mains toutes rouges, toutes souillées.

Un secrétaire était ouvert et tous les tiroirs en avaient été jetés pêle-mêle sur le barreau, où des quantités de papiers étaient épars.

Quand ils eurent tout examiné, tout étudié avec une attention minutieuse, le commissaire prit l'agent de police à part et lui dit :

— Eh bien, Milord, maintenant que vous avez tout scruté, tout analysé ici, flairez-vous quelque chose et vous êtes-vous fait une opinion concernant les auteurs de ce meurtre ?

L'agent parcourut d'un coup d'œil tout ce qu'il venait de passer en revue, comme pour réunir et concentrer en un faisceau lumineux toutes les observations qu'il avait amassées dans ce long et scrupuleux examen ; puis, le regard toujours fixé devant lui :

— Oui, dit-il, j'ai une idée, ou plutôt une conviction au sujet des deux individus qui ont fait ce coup.

— Et cette conviction ?

— Tenez, regardez ce tableau, et vous serez frappé du cynisme révoltant et de l'insensibilité brutale de ces hommes en les voyant essuyer tranquillement leurs mains dégouttantes de sang à ces rideaux et à ce drap de lit. Ce fait m'a vivement frappé ; il a, à mes yeux, une signification précise, et je n'hésite pas à déclarer que les deux assassins sont deux repris de justice,

— C'est déjà quelque chose que de savoir sur quel point diriger vos efforts ; mais il y a cinq mille repris de justice à Paris.

— Beaucoup sont capables d'un assassinat, je le sais ; mais

un meurtre en plein jour, à trois heures, au centro même du quartier le plus populeux de Paris, c'est furieusement hardi, et je n'en connais pas plus de vingt, parui ces cinq mille bandits, qui aient le toupet de faire un pareil co. ap.

—Vingt ?

—Tâche difficile et dangereuse, Milord.

—Il faut de l'œil et de la poigne, car j'ai affaire à des particuliers qui ne sont ni naïfs, ni commodes, et qui ont leur peau à défendre. Bref, c'est un duel qui commence entre eux et moi, et pas pour rire, il y va de la vie ; enfin il faudra voir.

XII

APRÈS LE CRIME

En sortant de la maison dans laquelle ils laissaient un cadavre, les deux meurtriers avaient remonté la rue du Temple dans la direction du boulevard.

Ils étaient si troublés l'un et l'autre, que Soufflard n'avait pas vu les larges taches de sang qui couvraient la poitrine, la cravate et jusqu'au menton de Lesage, et que celui-ci, de son côté, ne s'apercevait pas que Soufflard avait les mains toutes rouges.

Ils marchaient d'un pas rapide, le regard fixés devant eux, sans oser tourner la tête à droite ou à gauche, pâles, muets, bouleversés, poussés par le besoin de fuir le théâtre du meurtre.

Bientôt enfin, ils furent l'un et l'autre si complètement dominés par cet irrésistible instinct, qu'oubliant toute prudence, ils se mirent à courir tous deux au même instant.

Ils arrivaient en face des bains Turcs, quand une femme, la dame Aubert, qu'ils retrouveront plus tard devant le tribunal, cria à Lesage, qui portait une boîte à la main :

—Dites donc, l'homme, vous laissez tomber votre argenterie.

Les deux meurtriers avaient fort bien entendu le bruit d'une pièce d'argenterie sur le trottoir ; mais, loin de s'arrêter pour la ramasser, ils avaient vu dans cet incident un grave danger et une raison de plus pour précipiter leur fuite.

A la voix de cette femme, frissonnant de terreur, perdit la tête :

—J'ai envie de tout lâcher pour filer plus vite, dit-il à Soufflard.

Et il allait prendre son élan, quand celui-ci, que son sang-froid n'abandonnait jamais complètement, le saisit par le bras et l'empêcha de faire un pas de plus.

—Imbécile ! lui dit-il, veux-tu nous perdre ? va vite ramasser ce que tu as perdu.

Après un moment d'hésitation, Lesage cédant plutôt à l'autorité de Soufflard qu'à la voix de la pudeur, se décida à retourner sur ses pas.

Cependant il resta encore une minute immobile et indécis en voyant quatre ou cinq personnes arrêtées à l'endroit où était tombée la cuillère d'argent ; puis, reconnaissant enfin qu'il était impossible de reculer, il prit son parti et s'en fut ramasser la cuillère, qu'il glissa dans la poche de sa redingote, après quoi il alla rejoindre Soufflard en courant.

Avant de s'éloigner il avait entendu un gamin, qui l'avait toisé d'un coup d'œil, s'écrier d'un ton gouailleur

—Tiens, ce monsieur qui se met du rouge jusqu'au menton ! excusez, plus que ça de coquetterie !

Ce gamin, il reparaitra aussi, comme tous les individus qui tout à l'heure vont jouer un rôle en apparence insignifiant, mais qui semblent placés providentiellement sur le chemin des meurtriers pour noter l'itinéraire suivi par eux et faire éclater un jour la vérité.

—Maintenant, dit Soufflard, marchons au lieu de courir, tournons la première rue que nous allons rencontrer, et entrons dans un café.

—Dans un café ! s'écria Lesage.

—Je te dirai pourquoi ; plus un mot.

Au bout de cinquante pas, ils atteignaient la rue Notre-Dame-de-Nazareth, dans laquelle ils s'engageaient brusquement.

Un commissionnaire stationnait au coin de cette rue ; le trouble empreint sur les traits de ces deux hommes le frappa tellement, qu'il dit à un de ses camarades, en les lui désignant :

—Ce sont sans doute des filous ; j'ai bonne envie de les agrafer.

Ils aperçurent bientôt un café d'assez triste apparence.

—A cette heure, il doit être à peu près désert, dit Soufflard.

Il jeta un coup d'œil à travers les carreaux avant d'entrer.

—Eh bien ? demanda Lesage en promenant autour de lui des regards inquiets.

—Personne.

—Ent-ons vite alors.

Soufflard ouvrit résolument la porte et ils pénétrèrent dans le café.

Après avoir embrassé la salle d'un regard :

—Deux verres d'eau sucrée ! demanda Soufflard.

Et il alla s'installer dans un coin sombre pratiqué entre la cage d'un escalier en colimaçon et une cloison vitrée.

—Pourquoi sommes-nous entrés ici ? demanda Lesage à son complice.

—Tiens ! répondit Soufflard en lui montrant ses mains rouges de sang, pour faire disparaître ça.

Il ajouta, en touchant la poitrine de Lesage :

—Et ça ?

—Du sang ! s'écria celui-ci à l'aspect des taches de sang dont il était couvert.

—Tu en as jusqu'au menton.

—Ah ! je comprends maintenant, balbutia Lesage, qui frissonna au souvenir des paroles du gamin du boulevard.

—Silence ! dit Soufflard.

Le garçon leur apportait deux verres, une carafe d'eau et du sucre dans une soucoupe.

Celui-là aussi, quoiqu'il les vit dans l'ombre, fut frappé de l'air éffaré et de la physionomie étrange de ces deux clients, et tout en s'éloignant, après les avoir servis, il se retourna deux ou trois fois pour les regarder.

—Allons, vite ! dit Soufflard, dès que le garçon eut disparu.

Et repoussant le sucre, dont ils n'avaient que faire, ils se servirent de l'eau de la carafe pour faire disparaître le sang dont leurs mains et leurs vêtements étaient couverts.

—Je n'aurais jamais cru qu'il pût sortir tant de sang d'un corps humain, murmura Lesage tout en nettoyant sa redingote.

—Et moi, répliqua Soufflard, je n'aurais soupçonné qu'il fût si difficile de venir à bout d'une femme.

Il ajouta, en essayant ses mains à son pantalon :

—Il est vrai que celle-là ce n'était pas une femme, c'était une lionne.

—Es-tu bien sûr qu'elle soit morte au moins ?

—Sois tranquille, on ne revient pas d'un coup comme le dernier que je lui ai porté. Eh bien, tu vois que j'avais raison de répondre du succès.

—Oui, oui, joli succès !

—Que veux-tu dire ?

—Je veux dire, répliqua Lesage d'un air sombre... Eh bien, je veux dire qu'à l'heure qu'il est, je ne donnerais pas cher de nos deux têtes.

—Tu es fou avec tes terreurs ! La femme est morte, personne ne nous a vus...

—Tu oublies la jeune fille ; celle-là nous a vus, elle peut nous désigner et nous reconnaître.

Soufflard garda un instant le silence, puis il reprit :

—Si j'avais été seul, ce danger-là n'existerait pas.

—Et comment ?

—J'aurais laissé entrer la fille dans la chambre et j'aurais fait d'elle ce que nous venons de faire de la mère.

—Merci ! c'est assez de sang comme ça ; j'ai cru qu'il ne cesserait jamais de couler, j'en avais le vertige.

—Je l'ai bien vu et c'est pour cela que j'ai renoncé à buter la jeune fille ; c'est une bêtise, mais que veux-tu ? elle est faite.

—Et quelle somme avons-nous gagnée à ce coup-là ?

—C'est ce que nous allons voir, tu penses bien que j'ai pris sans compter.

Il allait porter la main à sa poche, quand tout à coup il se troubla et pâlit.

—Eh bien, qu'as-tu donc ? lui demanda Lesago stupéfait de le voir rester subitement immobile et comme frappé de paralysie

—Ne bouge pas, ne tourne pas la tête, ne laisse percer ni crainte, ni surprise, dit Soufflard en baissant la voix et en faisant lui-même un effort surhumain pour dominer son émotion.

—Mais que se passe-t-il ? que veux-tu dire ? demanda Lesago en proie à une violente émotion, mais affectant un calme parfait.

—Tu te crois seul ici et bien garanti contre tous les regards, n'est-ce pas ?

—Parbleu !

—Eh bien, tu te trompes.

—Allons donc !

—Tout près de toi, à deux pouces de ta tête, derrière les rideaux blancs de cette cloison vitrée à laquelle tu t'appuies, deux autres têtes sont collées, deux têtes de femmes, dont les yeux, fixés sur nous, ne perdent pas un seul de nos mouvements, et qui évidemment n'ont cessé de nous épier depuis notre entrée ici.

Ces deux femmes étaient la limonadière et une couturière qu'elle occupait en ce moment.

—Voyez donc ces deux hommes, avait dit celle-ci, frappée de la physionomie sinistre et de la pâleur livide des meurtriers, on dirait qu'ils viennent de faire un mauvais coup.

Depuis ce moment elles observaient.

Malgré la recommandation que venait de lui faire Soufflard, Lesago eut besoin de toute sa force de volonté pour ne pas se retourner brusquement à cette effrayante révélation.

—Tu es bien sûr ? murmura-t-il sans bouger.

—Je viens de les voir, je les vois encore sans regarder ; leurs yeux ne nous quittent pas.

—Crois-tu qu'elles aient entendu ?

—Non, car nous avons toujours parlé à voix basse, mais elles m'ont vu me servir de l'eau de la carafe pour nettoyer le sang qui rougissait mes mains.

—Nous sommes perdus alors.

—Oui, si nous manquons de sang-froid.

—Que faire ?

—Ces femmes sont fixées là par la curiosité ; elles ne se savent pas vues et attendent. Ecoute bien ; tout près de là, à dix pas à droite de ce café, existe un passage qui conduit à la rue du Vert-Bois ; c'est par là que nous allons filer en sortant d'ici. As-tu ta main sur ta boîte d'argenterie ?

—Oui.

—Attention ! nous allons nous lever brusquement ; en même temps je vais jeter sur le comptoir une pièce de vingt sous, dont je n'attendrai pas la monnaie ; puis nous sommes d'un bond dans la rue, nous disparaissions aussitôt dans le passage, et avant que les femmes aient eu le temps de quitter le cabinet vitré et de conter au patron ce qu'elles viennent de voir, nous serons déjà loin.

—Tu es prêt ?

—J'attends.

—Allons !

Les deux bandits se levèrent en même temps, comme mus par un ressort, et exécutèrent à la lettre le plan qu'ils venaient de combiner.

Cinq minutes après, ils avaient tourné cinq ou six rues et ils étaient en sûreté.

XIII

LA FUITE

Les deux malfaiteurs avaient gagné le marché situé à quelques pas de la rue du Vert-Bois ; puis, toujours préoccupés de la pensée de faire perdre leur trace, ils s'étaient enfoncés dans le dédale de ruelles humides et fangeuses qui aboutissaient à ce marché et dont la plupart ont été absorbées depuis par la rue Turbigo.

Ils venaient de s'engager dans la rue Bourtbourg, sombres, taciturnes, rasant les maisons, toisant d'un regard défiant tous les passants, dans lesquels ils croyaient voir sans cesse des agents de police, quand Lesago, s'arrêtant brusquement devant la boutique d'un barbier, dit à son compagnon :

—Entrons là.

—Pourquoi faire ? répondit Soufflard absorbé.

—Je te le répète, la jeune fille nous a vus, et dans une heure peut-être notre signalement sera connu de tous les agents de la préfecture ; nous n'avons donc pas une minute à perdre pour changer de tête. Fais tomber tes moustaches, moi, mes favoris, et il n'y a plus aucun rapport entre nous et les assassins de la femme Renault.

—Tu as raison, il faut faire raser tout ça, mais séparément, il ne serait pas prudent d'entrer chez le même barbier.

—Que pouvons-nous craindre par ici ? dit Lesago en plongeant un regard dans toutes les directions.

—C'est ce que nous pensions tout à l'heure quand nous nous étions réfugiés dans le coin le plus sombre d'un café obscur et désert, et tu sais ce qui est arrivé. Entre là ; moi, je vais chercher plus loin, et nous nous retrouverons dans dix minutes au bout de la rue.

Lesago pénétra chez le barbier.

C'était un petit homme sec, aux traits anguleux et rasés avec soin, aux cheveux gris, abondants et luisants de pomnade ; il avança gracieusement un fauteuil à Lesago, qui s'assit, en prenant la précaution de poser entre ses jambes la boîte d'argenterie.

—La barbe ? demanda le barbier à son client.

—Oui, et vous allez me faire tomber tout ça, dit Lesago en désignant ses favoris qui étaient énormes.

—C'est dommage, vous pouvez vous flatter d'avoir de beaux favoris ; c'est vraiment dommage.

—C'est à cause de la chaleur.

—Oui, oui, je comprends, répliqua le barbier, tout en dépliant une serviette qu'il attachait ensuite au cou de Lesago.

—Dépêchons-nous, lui dit celui-ci d'une voix brève et en donnant les signes de la plus vive impatience.

—Ce ne sera pas long.

Mais au moment de se mettre à l'œuvre, le barbier recula d'un pas en s'écriant :

—Qu'avez-vous, monsieur ? Vous êtes tout pâle et vous avez l'air tout effarouché !

—Je n'ai rien, répondit Lesago, qui, en effet, venait d'être saisi d'une émotion si subite et si violente que ses traits en étaient bouleversés.

Il reprit en passant sa main sur son front livide :

—Non, je n'ai rien... absolument rien... seulement on m'attend et... je suis pressé... je suis très pressé, voilà tout.

Ce qui troublait le meurtrier, ce qui le rendait presque fou de terreur, c'était une capote de sergent de ville qu'il venait d'apercevoir, pendue à une patère et dont la vue lui inspirait cette réflexion effrayante :

—Le maître de ce vêtement n'est pas loin, il va rentrer tout à l'heure, et qui sait s'il n'a pas déjà mon signalement ? Supposons même qu'il ne l'ait pas, mais qu'il connaisse l'assassinat de la rue du Temple, n'aura-t-il pas tout de suite des soupçons en voyant un homme faire couper ses favoris dans le quartier même où ?...

Il frissonna, le regard fixé sur la porte et s'attendant sans cesse à voir entrer l'agent de la police.

A la fin, son anxiété devint si horrible, si intolérable, que, on pouvant plus la soutenir et perdant tout à fait la tête, il balbutia en désignant la capote :

—Vous avez une pratique qui va revenir, n'est-ce pas, et très pressée peut-être ? Je lui cède la place, je repasserai, je...

Il fut interrompu par un éclat de rire du barbier, qui s'écria en lui montrant un de ses favoris à terre :

—Comment ! vous voulez partir avec un favori de moins et la barbe à moitié faite ?

—Je ne sais où j'avais la tête, dit Lesage ; oui, achevez ; mais hâtez-vous, bien ou mal, peu importe, mais faites vite. Et son regard semblait comme vissé à la porte.

Enfin, au bout de dix minutes, qui lui parurent dix siècles, il était complètement rasé.

Il se leva alors, et sans prendre la peine de passer de l'eau sur son visage, il enfonça sa casquette sur ses yeux, saisit sa boîte, jeta quelques sous sur le comptoir et sortit brusquement, respirant à pleine poitrine dès qu'il se vit dans la rue.

Deux minutes après il rejoignait Soufflard, qui l'attendait déjà ; il n'avait plus de moustaches.

—Eh bien ? demanda Lesage à celui-ci.

Soufflard comprit sa pensée.

—Tu peux défier la rousse à présent : impossible de te reconnaître, répondit-il.

—Ah ! voilà Soufflard et son ami Lesage ! dit en ce moment derrière eux une voix grêle et railleuse.

Lesage tressaillit.

—Hein ? fit-il en se retournant.

Il se trouva en face d'un petit jeune homme affablé de vêtements d'une élégance grotesque et dans lesquels son corps étique flottait comme une noix sèche dans son écale.

—Fifi ! s'écria Lesage stupéfait.

—Tiens, dit Fifi en regardant les joues de son oncle, dé-garnis de favoris, mon oncle qui a mangé ses côtelettes ?

—Toi ! Fifi ! répéta Lesage, qui ne pouvait en croire ses yeux.

—Eh bien ! oui, répondit celui-ci en écartant avec orgueil un pantalon à carreaux et à plis une fois trop long et quatre fois trop large pour lui, oui, moi, Fifi ! et un peu ficelé, j'ose dire. Mais nous tenons tout le trottoir à nous trois et il me semble que le moment est mal choisi pour esbrouffer le monde ; messieurs, j'offre une tournée.

Il entra chez un marchand de vin, suivi de Lesage et de Soufflard, demanda avec aplomb une bouteille de vin bouché, qu'il se fit servir dans un petit cabinet réservé, puis il dit à ses deux compagnons :

—Maintenant nous pouvons causer.

—Comment ! tu m'as reconnu ? lui dit alors Soufflard d'un air inquiet.

—Pardi ! c'est pas malin, si vous avez changé de tête, vous n'avez pas changé de pelure, et depuis deux heures on en parle assez de votre redingote bleue !

—Où donc ça ? s'écria Lesage.

—Parbleu ! dans la maison de la femme Renault, où l'on cause beaucoup aussi de la redingote brune de l'autre. Voilà deux redingotes qui ont du succès en ce moment ! Oh ! vous pouvez aller au Boulevard des Italiens, je vous garantis que vous serez remarqués, surtout si vous ne craignez pas de vous montrer ensemble, comme vous faites en ce moment, ce que je considère comme un trait de bravoure, mais c'est là, ce qu'il y a de plus chouette.

—Ce galopin a raison, dit Soufflard, qui comprit parfaitement le conseil de Fifi, c'est une folie de nous montrer ensemble.

—Et de garder nos redingotes.

—De travail ! ajouta Fifi Volland.

—Mais comment as-tu su ce qu'on disait... là-bas !

—En interrogeant les individus qui sortaient de la maison.

—Tu as donc commis l'imprudenc d'y rentrer ?

—Pas si simple ! j'attendais les gens à cent pas de là et je les faisais causer. Or, ils parlaient tous des redingotes des deux meurtriers.

—Mille tonnerres ! s'écria Soufflard, nous sommes exposés à chaque pas alors.

—Parbleu ! Que deux individus, sortant du 91, s'arrêtent ici pour prendre un canon, qu'ils causent de l'affaire, des deux escarpes, de leurs redingotes bleu et brune, il n'en faut pas davantage pour vous faire reconnaître du marchand de vin, et vous êtes pincés.

—Il a raison, filons vite ! s'écria Lesage en se levant tout à coup.

—Minute, mon oncle ! dit Fifi, vous oubliez que dehors c'est cent fois pis qu'ici, qu'à cette heure tout le quartier du Temple doit être rempli de sergents de ville, d'agents de police porteurs de vos deux signalements.

—Déjà ! c'est impossible.

—Et moi, je le jurerais : car, savez-vous quel est l'agent qui s'est trouvé là, tout de suite après votre sortie, et auquel on a confié la conduite de l'affaire ? Eh bien, c'est Milord.

A ce nom, Soufflard fit un soubresaut.

—Milord ! murmura-t-il entre ses dents, ah ! ça, c'est mauvais, très mauvais ; pourtant il faudra voir. Voilà la troisième fois que j'ai affaire à lui ; il a eu les deux premières manches, nous verrons qui gagnera la belle ! car cette partie-là, ce sera la belle, la dernière pour un de nous deux : l'échafaud pour moi ou un coup de couteau pour lui ; c'est décidé. Milord est un rude lapin, mais je ne suis pas manchot non plus... et nous verrons.

—Quant à moi, vous voyez, dit Fifi Volland en désignant son costume, j'ai pris mes précautions.

—Toi ?

—Oui, et il n'était que temps ; on a fait des potins sur un petit jeune homme qui se trouvait chez les concierges au moment du meurtre et qui a disparu aussitôt après, en compagnie d'un oignon. On a décrit sa toilette modeste, ce qui m'a forcé d'adopter ce costume, que j'ai eu la chance de trouver dans une chambre de calicot... où j'étais monté exprès pour ça...

—Mais nous, que faire ? dit Lesage, nous ne pouvons rester ici sans danger, et impossible de sortir ainsi vêtus.

Fifi haussa les épaules.

—Et la chaleur ! fit-il.

—Eh bien, quoi ? la chaleur !

—Est-ce qu'elle ne vous permet pas de vous promener comme d'honnêtes ouvriers, en bras de chemise, avec votre redingote pliée... à l'envers.

—C'est juste, dit Soufflard.

—Pour aujourd'hui, soit, reprit Lesage, mais demain, après-demain.

—Mon oncle est comme les millionnaires, dit Fifi, il ne connaît même pas sa garde-robe. Ah ! ça, mon oncle, vous ne vous rappelez donc plus certaine redingote tête de nègre laissée par vous chez votre grand'tante, Mme la duchesse douairière des Blancs-Manteaux.

—En effet, au mont-de-piété.

—Vous voyez bien que tout s'arrange pour le mieux ; et maintenant, à ce soir, au Gros-Caillou, car les camarades sont près de voir le *poupard*.

Un instant après, ils sortaient tous trois, Soufflard et Lesage tenant sous le bras leur redingote pliées en paquet.

XIV

A LA RUE DE JÉRUSALEM

L'assassinat de la rue du Temple avait produit une profonde impression dans Paris, et comme à cette époque la police, haïe et redoutée des républicains, était violemment attaquée par une partie de la presse, qui l'accusait de mollesse et d'inéptie en dehors de la politique, le chef de la police de sûreté attachait une importance considérable à la découverte des assassins.

C'est pour cela qu'il avait confié la conduite de cette affaire

à Milord, dont il connaissait l'immense ambition et la profonde habileté.

Très flatté du choix qu'on avait fait de lui pour une affaire aussi grave, mais fort inquiet en même temps de la responsabilité qui lui incombait, Milord avait compris que son avenir dépendait de la façon dont il se tirerait de ce pas difficile, et c'est avec toute la prudence que lui inspirait cette conviction qu'il avait pesé les chances de triomphe ou d'insuccès qu'il avait devant lui.

Quels indices possédait-il pour se guider dans cette affaire, où, excepté le mobile du crime, tout était mystère et ténèbres ?

Il y avait deux assassins : l'un vêtu d'une redingote brune, l'autre d'une redingote bleue, voilà tout ce qu'il savait.

Et sur ce seul détail d'une nuance de vêtement, qui, le lendemain, sans nul doute, serait remplacé par un autre et ne pourrait que l'égarer au lieu de le guider dans ses recherches, il s'était engagé à trouver ces deux individus dans le million d'hommes que renfermait Paris à cette époque.

A cette pensée, le malheureux agent se sentait écrasé sous le poids de son impuissance ; mille obstacles insurmontables surgissaient devant son imagination, lui démontrant la folie de l'engagement qu'il avait osé prendre, et dix fois dans la même journée il avait été sur le point de renoncer à cette entreprise, qu'il avait acceptée avec tant d'ardeur et de confiance en lui-même.

Cependant l'énergie de sa nature aidant, ce dernier sentiment reprit peu à peu le dessus, et le résultat de ces luttes intérieures fut de raffermir son courage et sa force de volonté, tout en lui donnant une juste idée des difficultés qu'il avait à surmonter et de la circonspection qui devait le guider dans ses moindres démarches.

C'est sous l'empire de cette nouvelle résolution, plus réfléchie, et conséquemment plus solide que celle qui l'avait porté à accepter sans débat et sans examen, qu'il se mettait à l'œuvre le lendemain du crime.

Le soir même il se présentait au bureau du chef de police de sûreté, qui l'accueillit avec empressement.

— Eh bien, Milord, lui dit en se frottant les mains de l'air d'un homme qui attend quelque bonne nouvelle, qu'avez-vous à m'apprendre ?

— Peu de chose, répondit l'agent.

— Enfin peu, c'est quelque chose, c'est le commencement du fil qu'on tient dans la main, le reste vient toujours. Voyons, qu'avez-vous fait ? qu'avez-vous appris ?

— En sortant du numéro 91, j'ai commencé par descendre la rue du Temple, pensant que les deux assassins, car je persiste à affirmer qu'ils sont deux, avaient pris le chemin de la Cité, où tant de bandits trouvent un refuge dans les rues aux Fèves, Cocatrix, des Trois-Canettes, etc. et j'ai interrogé tous les boutiquiers, tous les commissionnaires échelonnés dans la longueur de la rue.

— Eh bien ?

— Eh bien ! rien : j'avais fait fausse route.

— C'est souvent par là qu'on commence : après ?

— Je suis revenu à mon point de départ, et au lieu de descendre la rue, je l'ai remontée.

— Et cette fois ?

— Au troisième commissionnaire, j'apprenais quelque chose.

— Ah !

— Il avait vu passer deux hommes à mine équivoque à trois heures et quelques minutes. L'un de ces hommes chargé d'une boîte.

— Ce devaient être nos deux bandits.

— C'était eux j'en acquerrais bientôt la preuve.

— Comment ?

— Le commissionnaire, intrigué par la mine et l'allure de ces deux hommes, les avait suivis du regard et les avait vus entrer dans un café de la rue Notre-Dame-de-Nazareth.

— Où ils ont bu pour s'étourdir !

— Du tout, ils ont demandé de l'eau.

— De l'eau ?

— Pour faire disparaître le sang qui couvrait leurs mains et leurs habits.

— C'est une conjecture !

— C'est une certitude ; ils ont été vus par deux femmes qui, cachées derrière un rideau, pouvaient suivre leur mouvements sans être aperçues elles-mêmes.

— Alors ces femmes ont pu vous donner leur signalement ?

— Elles n'ont remarqué que les moustaches de l'un et les énormes favoris de l'autre.

— C'est un indice.

— Qui n'existe plus.

— Comment ?

— Un quart d'heure après le crime, les favoris tombaient sous le rasoir d'un barbier de la rue Bourtibourg ?

— Comment avez-vous su cela ?

— Par un sergent de ville qui habite la maison du barbier et qui, au moment de se faire raser, venait d'être appelé chez lui, quand l'homme aux favoris est entré.

— Et à partir de la rue Bourtibourg ?

— Plus rien !

— Et nul autre détail ?

— Un seul !

— Important !

— Je le crois.

— Voyons ?

— Quelques jours avant le crime, une femme est venue proposer une couverture au sieur Renault et a demandé à voir son magasin de la rue du Temple, où elle est allée le lendemain avec un homme qu'elle a dit être son mari. Ils ont marchandé des matelas et sont partis sans acheter. La portière les a vus et a remarqué que la redingote de l'homme était brune. La jeune Elisa Renault avait été frappée de l'expression dure et sauvage de la femme. Enfin, un jeune garçon, vêtu d'une blouse, était chez les concierges de la maison pendant l'exécution du crime et a disparu aussitôt après en emportant une montre d'argent.

— Diable ! mais c'est toute une bande !

— Tant mieux.

— Comment ? fit le chef étonné.

— Plus ils sont nombreux, plus nous pouvons compter sur les divisions, les haines, les imprudences et les indiscrétions.

— C'est juste.

— Et puis il y a une femme, des femmes peut-être, et dans ces associations-là, les femmes, c'est la providence de la police.

— Enfin, quant à présent, il faut bien le reconnaître, le résultat de vos démarches et de vos observations se réduisent à...

— Zéro.

— Ce qui n'est pas une raison pour nous décourager ; vous avez tenu la piste un moment, vous la retrouverez.

— Et ce ne sera pas long.

— Milord, dit le chef d'un ton bref, cette affaire émeut tout Paris ; l'opinion s'en prend à nous et nous demande impérieusement l'arrestation des coupables ; je vous donne trois jours pour les découvrir ; ce délai passé, je suis obligé de vous adjoindre Lacase.

Milord bondit à ce nom ; Lacase était son rival, aussi habile, aussi déterminé que lui, et il pâlit à la seule pensée de le voir réussir dans une affaire où il aurait échoué lui-même.

— Monsieur, dit-il à son chef, quand je devrais fouiller Paris entier à moi tout seul, je vous livrerai les assassins de la femme Renault avant trois jours, je vous en donne ma parole.

Il reprit au bout d'un instant :

— Voulez-vous bien me laisser voir les dossiers des repris de justice domiciliés à Paris ?

— Y songez-vous ? s'écria le chef. Cing mille dossiers à examiner ! Mais les trois jours que vous me demandez y suffiraient à peine !

— Oh ! je les connais déjà, je les ai étudiés tous, mais j'en

ai noté vingt .. et c'est dans ces vingt-là que je vais circonscrire mes recherches et que je compte trouver.

—Voyez, compulsez, mettez en œuvre tout ce qui pourra vous guider vers le but ; hommes et documents, tout ici est à votre disposition, car ce but, il faut l'atteindre à tout prix, et je vous le répète, vous n'avez que trois jours pour cela.

—C'est tout ce qu'il me faut. Quant aux hommes, je n'en demande qu'un.

—C'est bien p...

—Celui-là me suffira.

—Son nom ?

—Castro.

—C'est un homme précieux, en effet, brave, patient, sobre, infatigable...

—Et par-dessus tout docile, incapable de jamais substituer son inspiration à la mienne, sachant comprendre que la moindre initiative de sa part pourrait compromettre tout un plan dont une partie seulement lui sera révélée.

—Soit, prenez Castro ; je vous le répète, documents, hommes, argent, tous les moyens d'action imaginables sont entre vos mains, mais avec de pareilles facilités, vous le comprenez, le succès est de rigueur, et si, armé de la sorte, vous vous laissez vaincre par deux misérables surveillés, traqués, harcelés et sans ressources, cela nuirait pour longtemps, pour toujours peut-être, à votre avancement.

Le chef se leva, et jetant un coup d'œil sur un calendrier :

—C'est aujourd'hui le 6 juin, dit-il à Milord, et il est dix heures ; or, le 9, à dix heures du soir, je vous attends ici, dans ce bureau, avec les meurtriers, ou tout au moins avec des renseignements précis, des indices certains. Au revoir, Milord. Voici vos dossiers, cherchez.

Il sortit, laissant l'agent tout pensif. Au bout d'un instant, il releva la tête, et, parcourant lentement du regard les dossiers qu'il allait examiner :

—Le nom et le signalement des assassins sont là, dit-il, ils demeurent dans un coin de Paris, toutes les ressources de la police sont mises à ma disposition ; il y va de mon avancement, de ma position, de ma réputation, et ils m'échapperaient !... pour être arrêtés le lendemain par Lacaso !... Allons donc ! c'est impossible ; dans trois jours ils seront entre mes mains, ou j'y laisserai ma peau.

XV

UNE VICTIME DE FIFI

En lisant les romans de Cooper, on est frappé d'admiration en face des prodiges de ruse, de pénétration et de patience dont fait preuve le Delaware et le Mohican cherchant la piste de leurs ennemis dans l'immensité de la forêt ou de la prairie.

Sur la poussière tout unie ils trouvent une trace, une autre sur l'herbe à peine foulée, une troisième sur les feuilles desséchées, et toujours fouillant le terrain du regard, toujours penchés sur des vestiges presque invisibles, déchiffrant sur un sol qui semble vierge, jusqu'à des signes effacés, nuls pour l'œil, mais que reconstruit leur merveilleuse sagacité, ils finissent par acculer peu à peu l'ennemi dans l'impénétrable forêt où il se croyait introuvable.

Eh bien, ce tour de force inouï, effrayant, impossible, c'est l'œuvre de l'agent de police cherchant un homme dans cette gigantesque fourmilière qui s'appelle Paris !

Un homme que rien ne distingue des deux millions d'individus auxquels il est mêlé, qui n'a laissé de trace nulle part, qui a changé de costume, de figure, de nom, qui, grâce à cette transformation, peut marcher impunément en plein soleil, et qui la nuit, s'enfouit dans quelque noire mansarde de la banlieue ou des faubourgs.

C'est avec la conscience de ces difficultés que les deux agents s'étaient rendus, dès le matin, dans le quartier du Temple, qu'ils étaient convenus de parcourir séparément pour se retrouver à un rendez-vous désigné et se communiquer mutuellement le résultat de leurs démarches.

Le soir, vers sept heures, Castro, brisé, harassé, découragé, se présentait chez le commissaire de police du quartier, dans l'espoir de trouver là quelque indice, quelque disposition qui lui permit de se guider dans ces ténèbres où jusque-là il avait marché à tâtons, sans rencontrer la moindre lueur.

Le magistrat le connaissait.

—Bonjour, Castro, lui dit-il en lui offrant un siège. Eh bien, quelle affaire vous amène ici aujourd'hui.

—Une affaire qui nous donne beaucoup de fil à retordre, à moi et à Milord, monsieur le commissaire, l'affaire de la marchande du Temple.

—Ah ! l'assassinat de cette pauvre dame Renault, une excellente femme que je connaissais beaucoup ; aussi donnerais-je tout au monde pour qu'on découvrit ses meurtriers.

—Ce ne sera pas facile, voilà six heures que je bats le pavé, et je ne suis pas plus avancé que ce matin à mon départ de la préfecture ; aussi je tombe de découragement plus encore que de fatigue, et ne sachant plus à quel saint me vouer, je suis venu vous demander si vous n'aviez rien appris de nouveau depuis avant-hier.

—Et vous avez bien fait de venir.

—Ah ! dit Castro, dont l'œil brilla de joie, vous savez quelque chose ?

—Oui !

—Quelque chose d'important ?

—Je l'ignore ! c'est ce que la suite nous apprendra ; il suffit parfois d'un fait insignifiant pour mettre tout à coup sur la trace de la vérité, comme il suffit d'une étincelle pour jeter la lumière dans les ténèbres.

—Enfin ! demanda l'agent avec une impatience contenue.

—Je suis allé hier matin au Temple ; j'ai parlé à tous les marchands dont les boutiques avoisinent celle des époux Renault, je les ai priés de me faire la déclaration minutieuse de tout ce qui avait pu les frapper la veille et le jour même du crime, et voici ce que j'ai recueilli :

Le 5, entre deux et trois heures, c'est-à-dire quelques instants avant l'exécution du meurtre, trois des marchandes que j'ai interrogées ont remarqué deux femmes causant à une certaine distance de leurs boutiques et jetant fréquemment un regard à la dérobée vers celle de Pierre Renault.

—Ah ! et le signalement de ces femmes ?

—La plus âgée des deux, grande et sèche, aux traits anguleux et pâles, a de grands yeux noir mat, l'expression morne et dégradée de la femme qui boit. Elle était vêtue d'une robe d'indienne jaune à fleurs brunes, et d'un tartan gris dont la pointe tombait jusqu'à ses souliers, éculés et couverts de boue.

Castro tira un carnet de sa poche et parcourut du regard les notes dont il était couvert.

—J'avais espéré, dit-il en le refermant..., mais non, ce n'est pas la femme qui s'est présentée au magasin de la rue du Temple la veille du crime, en compagnie d'un homme, l'ami des meurtriers, sans nul doute.

Puis s'adressant de nouveau au commissaire :

—Elles étaient deux ?

—Oui, mais l'autre forme le plus parfait contraste avec son affreuse compagne : elle est âgée de vingt ans à peine, sa mise est celle d'une bohémienne, toute sa personne est gracieuse, et sa tête jolie, fraîche, souriante, est remarquable par l'éclat de deux grands yeux bleus, et l'abondance d'une magnifique chevelure.

—Oh ! mais voilà qui est précieux ! s'écria Castro ; une pareille créature dans une bande aussi immonde, c'est un phare qui va nous guider, car il est impossible que nos agents ne l'aient pas déjà remarquée. Est-ce tout ?

—Non.

—Dites, dites !

—La plus jeune des deux femmes, la jolie blonde, a quitté deux fois sa compagne pour se rapprocher de la boutique de Pierre Renault, où elle s'est arrêtée, faisant mine d'examiner les marchandises, mais ne regardant rien et écoutant avec attention ce qui se disait entre le père et la fille. Ce manège a

duré jusqu'à trois heures ; à ce moment les deux femmes se sont éloignées tout à coup, l'air très agité et en se dirigeant vers la rue du Temple.

— Et puis ?

— Voilà tout ce que j'ai pu recueillir.

— Merci, je cours communiquer tous ces détails à Milord, qui m'attend rue du Temple.

— Tenez, dit le magistrat en lui remettant un papier, voici le signalement des deux femmes, emportez-le.

Castro s'était sorti, quand un jeune homme entra brusquement après avoir frappé à la porte.

— Que voulez-vous lui dit vivement le commissaire, vous voyez bien que je suis occupé !

— Pardon, monsieur le commissaire, répondit le jeune homme ; mais je suis commis dans une maison de nouveautés et je suis rarement libre ; c'est même ce qui m'a empêché de venir vous faire ma déclaration le jour même du vol.

— Vous avez été volé ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Quel jour ?

— Avant-hier, le 5.

L'agent, déjà sur le seuil, fut frappé de cette date et il resta.

— Voyons, contez-moi cela, reprit le commissaire.

— Donc, avant-hier, après la fermeture du magasin, je monte à ma chambre, et d'abord je suis très surpris de trouver la porte ouverte. J'entre, ma commode était bouleversée ; je fais l'inventaire de ma garde-robe et je constate la disparition d'une chemise, d'une paire de chaussettes et d'un vêtement complet. Il est vrai que celui qui m'avait fait cet emprunt... sans me prévenir, m'avait laissé son vêtement à la place du mien ; mais, franchement, il aurait pu le garder ; il manque de cachet, et ce n'est pas avec ça que je puis faire l'article aux dames ; tenez, voyez plutôt.

Il jeta sur une chaise un pantalon et une blouse de toile bleue, l'un et l'autre usés, élimés, déteints, criblés de trous et constellés de pièces.

Le commissaire examina avec attention les deux objets ; puis, toisant le jeune homme d'un coup d'œil.

— Celui qui vous a volé n'a pas eu la main heureuse, lui dit-il, car il est évident que l'individu qui portait ces guenilles est plus petit et surtout beaucoup plus mince que vous. Où demeurez-vous ?

— Rue Phéliepeaux, numéro 2.

— Bon, dès qu'on aura découvert votre voleur, on vous reviendra. Vous pouvez vous retirer.

— Ah ! dit le jeune homme, j'allais oublier de vous remettre une montre d'argent que j'ai trouvée dans la blouse.

Il déposa la montre sur le bureau, puis il allait sortir, quand Castro lui dit :

— Comment donc était le vêtement qui vous a été soustrait ?

— C'est un vêtement complet en drap à carreaux bleus et verts.

— A quelle heure a eu lieu le vol ?

— D'après les renseignements que j'ai recueillis d'un voisin, entre trois et quatre heures.

— Bien.

Quand le jeune commis se fut retiré, Castro dit au commissaire :

— J'ai cru d'abord que ce voleur pouvait être un de nos assassins, mais il n'en est rien ; ce sont des hommes solidement bâtis, suivant ce que nous a dit le commissaire de la rue Notre-Dame-de-Nazareth, et cette blouse est celle d'un gamin ; mais Milord m'attend, je vous quitte.

Se levant alors, il prit congé du commissaire et sortit.

XVI

LA CHASSE DANS PARIS

Dix minutes après avoir quitté le commissaire, Castro pénétra dans la boutique d'un marchand de vin, non loin de la demeure des époux Renault.

Ce marchand de vin était précisément celui chez lequel nous avons vu Lesego et Soufflard quelques instants avant l'extinction du crime.

— Quelqu'un doit m'attendre ? dit-il au maître de l'établissement.

— Votre nom ? demanda celui-ci.

— Castro.

— C'est bien.

Et lui montrant un petit cabinet vitré et orné de rideaux rouges, celui-là même où les deux meurtriers s'étaient concertés deux jours auparavant :

— Votre homme vous attend là, dit-il.

L'agent ouvrit la porte du cabinet et entra.

Mais il recula tout à coup en voyant assis devant une canette de bière un gros Allemand dont la large face était envahie par d'énormes favoris blonds.

— Pardon, je me trompe, dit l'agent en se retirant.

— Ia, ia, répondit tranquillement l'Allemand.

Castro allait repasser le seuil du cabinet, quand la voix de l'étranger, changeant subitement de ton et d'accent, cria :

— Entrez donc, Castro.

L'agent reconnut avec stupeur la voix de Milord, et entra en fermant prudemment la porte derrière lui.

— Il paraît décidément que je ne suis pas facile à reconnaître, lui dit Milord.

— C'est au point, répondit Castro, que je suis obligé de m'en rapporter au son de votre voix pour me persuader que c'est bien vous.

— C'est que je pourrais bien être connu de quelqu'un des gredins que nous cherchons en ce moment, et il faut que je puisse les coudoyer sans exciter leur défiance.

Puis, versant un verre de bière à son camarade :

— Maintenant, causons ; je sors à cette heure de chez les époux Toussaint.

— Les concierges du 91 ?

— Justement.

— Je voulais avoir des détails sur un fait d'une certaine importance.

— Quel est-il ?

— Voilà : Quand les assassins ont passé devant leur loge, avant et après le coup, ils tournaient le dos à la porte, consécutivement à l'allée, et ont à peine entrevu ces deux hommes ; mais ils causaient en ce moment avec un petit jeune homme, presque un enfant, qui leur faisait face, et auquel nécessairement rien de ce qui se passait dans cette allée ne pouvait échapper. Ce doit être un complice.

— Vous dites un tout jeune homme, presque un enfant ? demanda Castro.

— Oui, si pâle, si chétif et si grêle que Mme Toussaint le croit attaqué de la poitrine.

— Vous ont-ils dit comment il était vêtu ?

— Très misérablement ; toute sa toilette se composait d'un pantalon de toile bleu et d'une blouse pareille.

— Bien ? s'écria Castro.

Il ajouta vivement :

— Les époux Toussaint n'ont rien perdu le jour de l'événement ?

— Si fait une montre.

— C'est ça.

— Quoi donc ?

— La montre est de celles qu'on désigne sous le nom d'*oignon*, et elle est en argent, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, mais comment ?

— Je viens de voir la montre, la blouse et le pantalon.

Il raconta dans le plus grand détail tout ce qui venait de se passer chez le commissaire de police.

— Or, ajouta-t-il, voilà qui est clair, le gamin qui se trouvait chez le concierge du 91 au moment même du meurtre et s'arrangea de manière à leur faire tourner le dos à l'allée, n'est autre que le complice des assassins, comme vous l'aviez deviné. C'est lui qui a volé la montre, trouvée dans sa blouse,

car cette blouse est la sienne, les époux Toussaint la reconnaîtront tout à l'heure.

Milord réfléchit.

—Oui, murmura-t-il enfin, sa disparition subito après la perpétration du crime, la montre volée et retrouvée dans cette blouse, l'heure même à laquelle il change ses guenilles contre un vêtement qui doit le rendre méconnaissable, tout atteste le rôle joué par ce petit misérable et le motif de sa présence dans la loge des époux Toussaint ; je ne me suis pas trompé.

Il reprit après une pause :

—Mais l'excentricité et l'ampleur exagérée de ce vêtement doivent faire de ce gamin un véritable grotesque, et c'est un excellent signalement pour nos indicateurs, auxquels je vais le faire connaître ce soir même.

Ces *indicateurs*, instruments précieux, Argus vigilants, grâce auxquels la police, du fond de la rue de Jérusalem, a l'œil incessamment ouvert sur tous les points de Paris à la fois, sont connus de tous les agents, qu'ils connaissent parfaitement eux-mêmes. L'indicateur a pour mission de parcourir incessamment le rayon qui lui est attribué, d'y observer chaque rue, chaque maison, chaque habitant, de tenir note des lieux équivoques et de ceux qui les fréquentent, et enfin de renseigner les agents et les sergents de ville sur les individus dont la mine ou l'allure semble suspecte.

A force d'observer, ces hommes acquièrent un flair presque infailible et dans une foule ils reconnaissent le repris de justice le plus habile, quel que soit son déguisement.

—Avant de voir les époux Toussaint, reprit Milord, je suis allé au Mont-de-piété, rue des Blanc-Manteaux.

—Bah ! fit Castro stupéfait.

—Vous ne comprenez pas ce que j'ai pu aller faire au Mont-de-piété ?

—J'en conviens.

—Il y a des femmes dans l'affaire ; or, ces femmes-là ont toujours quelques vêtements en gage, et, dès qu'elles ont de l'argent...

—J'y suis. Eh bien ?

—Eh bien, parmi les individus qui ont dégagé des vêtements, hier, 6 juin, lendemain du crime, j'ai trouvé trois repris de justice : Eugénie Alliette, Jeanne Volland et Lesage. Ce dernier est un forçat libéré, un bandit des plus redoutables, et son signalement, que j'ai là sur moi, se rapporte à l'un des deux hommes dont la mine sinistre a frappé le commissionnaire de la rue Notre-Dame-de-Nazareth. Enfin, le vêtement qu'il a dégagé est une redingote ; or, le premier soin des deux meurtriers devait être de changer leurs redingotes bleue et brune, trop faciles à remarquer ; je l'avais prévu et annoncé.

—Il y a là bien des présomptions, en effet ; mais ce nom de Lesage est bien commun, bien répandu ; il y en a peut-être trois mille dans Paris, et il est douteux que celui-là soit précisément...

—Celui-là est *mon* Lesage, à moi mon forçat libéré et pas une autre.

—D'où vous vient cette conviction ?

—Du nom de Jeanne Volland, qui se présente au Mont-de-piété le même jour et à la même heure que lui ; or Jeanne Volland, est la sœur de Lesage.

—Oh ! alors, plus de doute ! s'écria Castro.

Il ajouta aussitôt :

—Mais au Mont-de-piété vous avez dû trouver non seulement son nom, mais son adresse ?

Eh bien ?

—Elle était fautive, comme je l'avais prévu.

—Décidément, ce Lesage est un des meurtriers.

—Enfin, j'ai une dernière preuve qui, ajoutée aux autres, démontre sa culpabilité jusqu'à l'évidence.

—Et cette preuve ?

—Il est en retard de deux jours pour retirer sa passe et payer son cautionnement.

—Enfin nous en tenons un !

—Entendons-nous, nous tenons... son nom.

—Plus le signalement du petit bonhomme et le nom des deux femmes.

—Oui, Jeanne Volland et Eugénie Alliette, dit la belle Alliette.

—Elle est donc bien jolie, cette femme ? demanda vivement Castro.

—Très jolie.

—Jeune ?

—De vingt à vingt-deux ans.

—Blonde avec des yeux bleus ?

—Le portrait est exact.

—Elle est de l'affaire. Tenez, voici son signalement donné au commissaire de police par des marchandes du Temple.

Il le fit lire à Milord, ainsi que celui de sa hideuse compagne, et lui rapporta ensuite tout le manège de ses deux femmes quelques instants avant le crime.

Les traits de Milord s'étaient épanouis.

—Voilà la lumière qui nous arrive de toutes parts et les jalons qui se dressent devant nous pour nous guider dans la bonne voie, dit-il. Allons, allons, nos gredins auront beau faire, je les tiens maintenant ; je connais la tête des deux individus, Lesage et la belle Alliette ; j'ai le signalement de l'affreux petit pâlot qui a fait poser les Toussaint ; si avec ça je ne pince pas tout la bande dans les quarante-huit heures, je ne suis qu'un idiot et je m'engage à cirer les bottes de Lacase.

—Tâchons d'éviter cette extrémité, dit en riant Castro, voyons, que faut-il faire ?

—Ecoutez, il y a dans Paris une centaine de bouges, cafés borgnes, cabarets équivoques, maisons infâmes, que vous connaissez aussi bien que moi ; eh bien, ces cent bouges, il faut que d'ici à ce soir nous les ayons tous visités ; c'est là que nous devons trouver notre gibier. Par une heureuse fatalité, ces lieux qu'ils devraient éviter avec soin, les attirent violemment en faisant appel à toutes leurs mauvaises passions, la paresse, l'ivrognerie, le jeu, la débauche, le besoin de se voir et de se concerter, et je suis certain qu'à cette heure, au lieu de se tenir prudemment cachés, nos bandits, hommes et femmes, sont répandus dans ces bouges et en train de dévorer dans d'ignobles orgies l'argent volé chez leur victime.

—Faisons-nous cette excursion ensemble ?

—Non pas, ce serait perdre un temps précieux ; vous visiterez toute la rive droite, moi, la rive gauche, compris, bien entendu, tous les tapis-francs de la Cité.

—Prenez garde, Milord, vous êtes connu ; pénétrer seul dans ces endroits-là, c'est vous exposer à une mort presque certaine.

—D'abord je suis méconnaissable, et puis j'ai dit que je réussis ou que j'y laisserais ma peau, et la certitude même de la mort ne me ferait pas reculer d'une semelle. Sortons, nous allons prendre chacun une voiture et nous mettre immédiatement à l'œuvre.

XVII

LE CABARET DU SINGE-QUI GRINCHE

Fifi Volland battait Paris depuis le matin, lorsque, passant rue des Écrivains, une de ces ruelles fangeuses, sans soleil et sans air, qui alors s'enroulaient comme de sombres reptiles au pied de la tour Saint-Jacques, il s'arrêta tout à coup comme fasciné par l'étalage d'un marchand de bric-à-brac.

Depuis qu'il était vêtu d'un costume qui, il le croyait fermement, lui donnait l'air d'un fils de famille, Fifi Volland affectait des façons et des manières d'être en rapport avec son changement de position ; aussi prit-il un ton profondément dédaigneux pour s'adresser au marchand assis sur le seuil de sa boutique.

—Dites-moi, brave homme, combien cette paire de gants ?

Et d'un geste plein de nonchalance il touchait les gants du bout d'une petite canne qu'il s'était procurée à peu de frais à l'étalage d'un marchand de la rue Bourg-l'Abbé.

—Ces gants-là ? huit sous, répondit le marchand.

Fifi hésita un instant entre sa dignité qui lui interdisait de marchandiser un objet de si mince valeur, et l'état de sa bourse qui le lui commandait impérieusement.

—Mon Dieu ! dit-il en faisant siffler sa canne, d'un air de plus en plus dédaigneux, c'est une fantaisie, une pure fantaisie, j'ai trouvé bizarre d'acheter une fois mes gants chez un marchand de bric-à-brac, j'en veux rire avec mes amis. Tenez je vous en donne six sous.

—Six sous ! des gants beurre frais !

—Ah ! décidez-vous, brave homme, je suis attendu pour déjeuner au Veau-qui-Tête, il y a des dames, et vous comprenez !

—Allons ! prenez-les pour six sous.

—Le restant de mon griffon, murmura Fifi en tirant de ses poches ses derniers six sous.

Il paya le marchand, prit ses gants et s'en para aussitôt.

C'étaient de vrais gants de gendarme, dans lesquels sa main flottait comme sa personne dans le vêtement à carreaux.

—Ils sont un peu grands, dit-il.

—On les porte lâches depuis les dernières courses, c'est la grande mode, répondit le marchand avec un sourire narquois ; monsieur ne saurait l'ignorer.

—Comment pouvez-vous croire que j'ignore cela ! dit Fifi d'un ton blessé.

Et il s'éloigna la tête haute.

—Monsieur le vicomte ! lui cria le marchand.

—Hein ? dit Fifi en se tournant de trois quarts.

—Retrouvez le fond de votre pantalon, il va traîner dans la crotte.

Et le marchand éclata de rire.

—Faquin ! dit Fifi en s'éloignant.

Comme il traversait la place du Châtelet, oubliant d'entrer dans le fameux restaurant du Veau-qui-tête, il se vit abordé par un homme dont la mise riche et cossue se recommandait aux yeux de Fifi par un grand luxe de bagues, de chaînes d'or et de boutons de diamants.

—Bedide cheune homme ! bedide cheune homme, lui dit ce personnage avec un accent germanique des moins équivoques, foulez-vous me rendre un zersice ?

—Plutôt d'eux qu'un, meinher, répondit Fifi d'un air empressé.

—Gonnaissez-fus un gafé où l'on fendo te la ponno pière te Pafièrè ?

—De la bière de Bavière ! s'écria Fifi en pensant aussitôt au tapis-frac où l'attendaient les amis, comme ça se trouve ! vous pouvez vous flatter de tomber à pic, vous ! je connais justement le seul café de Paris où se vend de la vraie bière de Bavière.

—Cheune homme, fous me saufez l'existence ; où est le gafé ?

—Je vais vous y conduire. Mais vous savez, pas de luxe, pas de flafra, un petit café de confiance, le café des familles, quoi ?

—Gomme les prasserics te Fienne, che gonnais.

—Justement comme à Vienne ; et puis de braves gens, sans cérémonie, d'une mise simple, mais le cœur sur la main.

—Gomme à Fienne.

—Toujours comme à Vienne.

—C'être loin ?

—Tout près d'ici, nous y serons dans un instant.

—Non, j'affre une bedite gourse à faire, che fus y rechoindrai du à l'heure. Dites-moi l'atresse.

—Dans la Cité.

—Le peu guardier, n'est-ce pas ?

—Le quartier de la haute.

—La rue ?

—Rue Cocatrix.

—L'enseigne du gafé ?

—Au Singe-qui grinche.

—Très-peau, cetto enseigne !

—Distinguée, voilà tout.

—Che fus y truforai !...

—Tous les jours, de midi à quatre heures, j'y prends ma bavaroise au verre pilé.

—Hein ?

—L'absinthe, comme dit le peuple.

—Allons, à bientôt, cheune homme.

—L'Allemand serra la main de Fifi et partit.

—Eh bien, en voilà un qui est veinard ! dit Fifi en le regardant s'éloigner ! Pristi ! j'ai oublié de lui recommander de ne pas se démunir de ses diamants ; espérons qu'il aura le bon goût de les apporter avec lui. Mais vite, courons prévenir les amis de la visite de ce noble étranger.

Dix minutes après, Fifi Vollard entra au café du Singe-qui-grinche, un des tapis-fracs les plus mal famés de la Cité.

C'était une espèce de cave située à trois pieds au-dessous du sol de la rue, éclairée par un jour douteux, sous lequel tout prenait une physionomie sinistre, exhalant une odeur acre et nauséabonde qui tenait à la fois du sépulcre et du cabaret.

Au fond de cette pièce, dans un angle obscur, se dressait un comptoir étroit derrière lequel se dessinait vaguement quelque chose d'informe, de monstrueux, pareil à ces divinités indiennes à la fois terribles et grotesques, grossièrement colorées de rouge et de violet, ornées de deux gros yeux saillants et fixes, le cou enfoncé dans des épaules qui n'ont rien d'humain, quelque chose enfin qui tenait de l'idole sauvage par la bizarrerie et l'immobilité, de l'hippopotame par la forme ; cette chose, c'était Jeanne la Camuse, l'ogresse de ce tapis-frac.

Avant de devenir propriétaire de cet établissement, avant d'avoir le nez coupé par un de ses adorateurs, exécuté quelques mois plus tard pour avoir assommé son père à coups de bûche, Jeanne avait été une des plus jolies filles de la Cité.

Mais quand elle s'était vu dénigrée, elle avait songé au solide, avait acheté l'établissement du Singe-qui-grinche, n'avait bientôt plus connu d'autre passion que celle de boire et et en était arrivé par degrés à consommer sept ou huit litres de vin par jour.

Alors épaississant pour ainsi dire à vue d'œil, elle avait fini par ne plus bouger de son comptoir, dans lequel sa masse énorme semblait sculptée et soudée.

Elle avait pour servir sa redoutable clientèle, deux espèces d'hercules capables d'assommer d'un coup de poing les plus féroces bandits.

Les habitués les avaient baptisés des noms de Requin et de Bison.

En ce moment, six individus, trois hommes et trois femmes, étaient attablés dans le coin le plus sombre de cette lugubre salle et paraissaient en proie à une exaltation évidemment poussée dans l'eau-de-vie, comme l'attestaient trois bouteilles vidées et repoussées au bout de la table.

Les trois hommes étaient Soufflard, Lesage et Micaud.

Les femmes, Jeanne Vollard, la fille Hardel et la belle Alliette.

Ils parlaient tous à la fois, quand la porte de la salle s'ouvrit brusquement.

Toute la bande frissonna et il y eut une minute d'anxiouse attente.

Mais on se rassura bientôt à la vue de celui qui entra.

—Tiens ! c'est Fifi ! dit Eugénie Alliette.

—Et Fifi altéré, riposta celui-ci en prenant place près de la belle blonde, aux yeux de laquelle il fit miroiter ses gants avec une affectation d'insouciance tout à fait aristocratique.

XVIII

SCÈNES DE TAPIS-FRAC

—Ah ça ! d'où diable viens-tu ? dit Jeanne Vollard à son fils, voilà une heure que nous t'attendons.

—Mère adorée, répondit tranquillement Fifi, permets d'abord que j'obtempère aux sollicitations de mon palais, plus brûlant qu'une fournaise et plus sec que le grand désert.

Et de sa voix aiguë et stridente comme une crécelle :

—Holà ! Bison, cria-t-il.

Un homme parut, épais comme un mur, carré comme une tour, s'avancant avec un léger dandinement, arrondissant ses larges épaules, ayant l'air de toujours porter cinq cents, comme au temps où il était fort de la halle.

C'était Bison.

—Eh bien, lui dit le gamin en faisant siffler sa canno, et la bovavoise à Fifi ?

Bison sortit et revint bientôt avec un verre d'absinthe puro.

Fifi prit le verre et d'une seule gorgée ingurgita la moitié de son contenu, puis, se tournant vers l'assemblée :

—Maintenant, dit-il, on peut causer. Ah ! vous vous demandez d'où je viens ; eh bien, je viens de préparer une affaire, que dis-je ! deux affaires, dont une avec l'Allemagne.

—Voyons, conte-nous ça.

—Voilà, je passais ce matin sur le boulevard du Temple, quand je suis arrêté de vant une boutique de saltimbanques par la vue d'un tableau épatant. Ça représente un matelot tombé de son bâtiment dans la mer et en train de se faire manger par un crocodile sous les yeux de cent personnes, oh ! mais là, ce qu'il y a de plus huppé dans la société. Le roi et sa famille, les ministres, les maréchaux, le conseil d'État avec tous ses auditeurs, la cour des comptes, la cour des aides, la cour de cassation, la cour d'assises, toute la cour enfin est là, exprimant par une pantomime énorogique l'horreur et le dégoût que lui inspire le crocodile ; le roi regarde sévèrement un homme décoré, qui fait son nez et qui doit être le ministre de la marine, et la main tendue vers le matelot coupé en deux, il à l'air de lui dire :

—V'là donc comme tu tiens ma marine !

J'allais partir après avoir admiré cet objet d'art, quand j'aperçois Sidore Pinchard, un vieil ami. Bonjours Sidore que je lui dis, et ta sœur ?

Vous ne connaissez pas la sœur de Pinchard ! une magnifique créature ! et des principes ! ah ! mes enfants, quels principes ! c'est à n'y pas croire, faut voir ça de près. Elle se nomme Catherine ; mais comme elle a le teint brun, l'œil ardent et la taille cambrée, ses parouts l'appelaient Beppa et la taissaient passer pour Espagnole ; même que, pour compléter l'illusion, ils avaient accroché dans sa chambre une mandoline, des castagnettes, un grand poigne et une mantille.

Ce petit musée attirait pas mal de curieux dans la chambre de Beppa, et sa famille recueillait enfin le fruit de ses sacrifices, quand un matin, crac ! plus personne ! la sœur de Sidore avait disparu avec un Anglais : le malheur était entré sous le toit des Pinchard.

Il leur restait le musée espagnol et leur profession de rempailleurs de chaises ; mais les amateurs ne venaient plus depuis le départ de Beppa, et pour comble de malheur, la paille manquait complètement, ce qui réduisait cette famille courageuse à se croiser les bras.

Il paraît que cette année-là, par un phénomène désastreux pour les rempailleurs, le blé avait poussé sans paille.

La dèche était donc grande chez les Pinchard, quand, il y a quelques jours, la mère de Sidore est appelée comme rempailleuse de confiance chez une vieille rentière, cousue de billets de banque, qu'elle a la manie de garder chez elle.

—Ah ! s'écria tout à coup Soufflard.

—Ah ! ah ! fit le gamin, v'là que vous vous sentez chatouillé. Mais, entendons-nous, je ne veux pas tirer les marrons du feu comme dans l'affaire Renault, où je n'ai pas touché un décime. Les Pinchard veulent s'associer avec nous pour faire le coup ; mais l'affaire ne se fera que lorsqu'on m'aura assuré ma part.

—C'est entendu, dit Lesage.

—Parlez ! ajouta la belle Alliette en sirotant son eau-de-vie.

—Alors nous nous abouchons dès demain avec les Pinchard.

—Et l'autre affaire ? demanda la Volland.

—Elle va se présenter ici tout à l'heure.

—Qu'est-ce que tu nous chantes ?

—La vérité, car il s'agit d'un homme, et même d'un Allemand, que j'ai rencontré, qui tient à boire de la vraie bière de Bavière et auquel j'ai donné rendez-vous ici, vu qu'il est charmarré d'or et de diamants, que j'en suis encore ébloui.

—Diablo ! dit Soufflard, le lieu ne va pas lui inspirer grande confiance.

—Je l'ai prévenu que c'était simple.

—Tâchons de le dévaliser en douceur ; il sera toujours temps d'en venir aux extrémités, s'il veut faire le malin.

Soufflard appela Bison et demanda un jeu de cartes.

Bison apporta des cartes si grasses, qu'il commençait à devenir difficile de distinguer les couleurs et qu'elles restaient collées l'une à l'autre.

—Tu n'en as pas de plus propres ? lui demanda Soufflard.

Bison le regarda avec un étonnement qui n'avait rien de joué ; puis, haussant les épaules pour toute réponse, il s'éloigna.

—Il paraît que c'est ce qu'il y a de plus frais dans l'établissement, dit Fifi.

—Enfin, fit Soufflard, il faut bien s'en contenter.

Il reprit bientôt.

—Si l'Allemand n'est pas bégueule et veut bien faire une partie avec ça, je le dépouille comme un lapin, et s'il veut regimber, alors je me charge de le régaler d'une bière... qui ne sera pas de Bavière.

Depuis deux heures que la bando était là, on n'avait cessé de boire, de rire, de chanter ou de disputer ; Micaud seul avait bu sans se déridier.

Accoudé sur la table, l'air sombre, le front contracté, il ne proférait pas une syllabe et on entendait ses dents grincer contre son verre chapue fois qu'il le portait à sa bouche.

Eugénie Alliette comprenait fort bien la douleur qui le torturait, mais elle se faisait un cruel plaisir de lui retourner le fier dans la plaie en cabriant Soufflard de prévenances et de témoignages d'affection.

Enfin, voulant le pousser à bout et le forcer à éclater, elle s'écria avec le plus insolent sourire :

—Ah ça ! qu'as-tu donc, Micaud ? tu ne dis rien ; on dirait que tu nous boudes ; est-ce que quelqu'un aurait manqué d'égards envers toi ?

Micaud lança sur son ancienne amie un regard foudroyant ; ses lèvres blémirent et s'agitèrent convulsivement, et un moment on le vit se ramasser sur lui-même comme le tigre se préparant à bondir sur sa proie.

Mais, par un puissant effort de volonté, il parvint à dominer l'orage qui faisait bouillonner tout son sa., et ce fut avec un calme apparent qu'il répondit :

—Non, je n'en veux à personne.

La belle Alliette partit d'un éclat de rire.

—Allons donc ! dit-elle, n'essaye pas de nous tromper, tu as la rage dans le cœur, tu crèves de jalousie, et tu voudrais pouvoir me broyer sous tes pieds. Mais tu n'oses plus.

Micaud se leva ; il était livide.

—Alliette ! murmura-t-il, tais-toi ! oh ! tais-toi !...

—Tu peux parler, Alliette, dit alors Soufflard, et si Micaud n'est pas content, je suis là pour lui répondre.

Après un moment d'hésitation, Micaud se rassit.

Eugénie Alliette reprit avec son sourire insolentment provocateur et en montrant Micaud du doigt :

—Jamais, oh ! non, jamais, vous n'avez vu jaloux plus féroce et plus bête que celui-là !

Micaud ne bougeait pas, mais la sueur perlait à son front. D'imperceptibles frissons agitaient toutes les fibres de sa face.

Tout le monde se mit à rire, et Soufflard porta au paroxysme la rage de Micaud en s'écriant :

—Ce pauvre Micaud ! pas de chance en amour !

—A la bonne heure, Soufflard ! c'est un homme, ça ! dit Eugénie Alliette, qui voulut porter le dernier coup au malheureux.

Micaud se leva d'un bond.

Le visage cramoisie, l'œil sanglant, la lèvre blanche d'écume, il était si effrayant à voir ainsi, qu'il se fit tout à coup un pro-

fond silence et que Soufflard, oubliant à ce moment le dédain qu'il avait toujours affecté pour ses menaces, se leva également, et attendit, le regard fixé sur son ennemi.

Micaud était armé d'un poignard.

Il demoura une minute immobile, promenant son regard enflammé de Soufflard à Eugénie Alliette, se demandant évidemment sur lequel des deux il allait assouvir sa soif de vengeance, sûr de tuer, parce qu'il était résolu à faire à sa haine le sacrifice de sa vie.

Il allait prendre son élan, élan irrésistible, mortel pour un des deux individus menacés, quand une pensée subite, traversant son esprit, tomba sur sa colère comme une goutte d'eau froide dans un vase en ébullition et lui rendit tout à coup son sang-froid.

Ses muscles se détendirent, un sourire sinistre effleura ses lèvres, et, se laissant retomber sur son banc, il murmura d'une voix sourde :

— Non ! ce serait trop vite fini et je ne serais plus là pour jouir de ma vengeance. Non ! je veux quelque chose de plus lent, de plus terrible et de plus sûr.

— A la bonne heure ! dit Eugénie Alliette encore toute pâle, mais désormais rassurée, le tigre est redevenu chacal.

Un nouveau sourire fut toute la réponse de Micaud, sourire dans lequel se lisait la joie anticipée d'une haine implacable et d'une vengeance infaillible.

En ce moment, Fiti, qui était sorti depuis quelques instants, entra brusquement en s'écriant :

— L'Allemand !

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

La deuxième série a pour titre :

LA LETTRE ENCHANTÉE

“ LE SAMEDI ”

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Revue Littéraire, Scientifique et Sociale

— AVEC —

Gramures Humoristiques, Esprit de bon aloi

Littérature choisie, Renseignements utiles,

Bon ton, Passe-temps agréables,

16 PAGES PAR SEMAINE, GRAND FORMAT

Prix d'Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

PRIX DU NUMERO, 5 Centins

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EN VENTE PARTOUT. S'ADRESSER A

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Fermiers de la circulation,

69 Rue St-Jacques, Montreal.



LES PRIMES PAYÉES PAR

La Bibliothèque à Cinq Cents.

Nous publions ci-après le nom et l'adresse des personnes qui ont été payées des primes qu'elles ont gagnées au dernier tirage de la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS.

\$100. à M. P. RAFFERTY, 380 rue Notre-Dame, Montréal.

\$50. à J. STE MARIE, Brockville, Ont.

\$20. à P. LAFLECHE, Richmond, P. Q.

\$12.50 à F. X. BILODEAU, 1251 rue Mignonne, Montréal.

\$10. à P. LALUMIÈRE, Ottawa, Ont.

\$5. à J. MASSON, Saccarappa, Mo.

\$2.50 à U. POITRAS, Burlington, Vt.

Et les personnes suivantes ont gagné, chacune, une prime de \$1.00 :

Montréal.—Jos. Sauvageau, 1395 rue Mignonne ; Elie Hogue, 301 rue Plessis ; P. Bélanger, 6 ruelle Leduc ; J. A. A. Michaud, 97 rue St Louis ; C. Gagnon, 217 rue St Christophe ; A. Boisseau, 453 rue Beaudry ; J. Bessotte, 196 rue Wolfe ; Dello Emma Séguin, 259½ rue St Dominique ; W. Léveillé, 242 rue Ste Elizabeth ; F. L. Guertin, 383 rue des Seigneurs ; Chs. Rodrigue, 769 Chemin Napoléon ; Mde E. Montreuil, 250 rue Panet ; Nap. Gélinas, 1760 rue Ste Catharine ; A. Ratia, 10 rue Marie Joseph ; L. Arcand, 111 rue St Laurent ; Dlle. M. Dion, 192 rue Centre ; D. Contant, 257 rue Craig ; J. Gauthier, 1131 rue Notre-Dame ; Dame Nap. Lachance, 418 rue Plessis ; Dame D. S. Viger, 87 rue St Christophe ; L. P. Hébert, 143 rue St Christophe ; N. Lachance, 418 rue Plessis ; E. Pambrun, 28 rue St Constant ; Mue N. Lefebvre, 1242 rue Mignonne ; E. Michelau, 50½ rue Sanguinet ; G. Michaud, 77 rue Jacques-Cartier ; W. Lamoureux, 1600 rue Ste Catherine ; L. Cécire, 228 rue St Constant ; G. Galarneau, 13 rue Jacques Cartier ; E. N. Demers, 1532 rue Ste Catherine ; Z. Laurin, 266 rue St Paul.

Batiscan, P. Q.—O. Loranger.

Longueuil, P. Q.—J. E. Trudeau ; J. N. Dallaire.

Longue Pointe.—E. Dansereau.

Ottawa, Ont.—Delle A. Bélanger, 208 rue St André.

Sorel.—P. E. Boucher.

St Jean de Matha.—M. Laliberté.

Bathurst, N. B.—A. Chrétien.

West Ditton, P. Q.—Henri Lafleur.

Lévis, P. Q.—P. Larue, 8 rue Commerciale.

St Joseph de Lévis, P. Q.—O. Bourget.

Québec, P. Q.—J. Flood, 62 Richelieu.

Lacolle, P. Q.—M. Fortin.

ETATS-UNIS

Albany, N. Y.—C. Beaubien.

Burlington, Vt.—Delle O. Chamberland.

New-York, N. Y.—B. Bertrand, 336 2th East 2th Avenue ; J.

Paquette, 250 East 21th St.

St Louis, Mo.—L. Ouellet.

Petersburg, Me.—L. Labrecque.

Madison, Me.—Amb. Favreau.

Nouvelle-Orléans, La.—J. B. Preau, Custom House Rotunda.